10

LE
BRIGAND ET LE PHILOSOPHE,

DRAME EN CINQ ACTIONS, AVEC UN PROLOGUE EN DEUX PARTIES,

PAR MM. FÉLIX PYAT ET AUGUSTE LUCHET.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 22 février 1834.

DISTRIBUTION :

OSCAR	M. Bocage.	BURL	M. Tournan.
WOLF	M. Serres.	PETERS / UN GUICHETIER	M. Vissot.
MAGNUS WERNER	M. Delafosse.	UN BRIGAND	M. Marchand
HERMANN	M. Auguste.	UN DOMESTIQUE	M. Fonbonne.
JORDANS	M. Héret.	LA COMTESSE D'ANSPACH	M[lle] Charton.
UN INSPECTEUR	M. Monval.	CAROLINE	M[lle] Mélanie.
PREMIER COULISSIER	M. St-Paul.	MINNA	M[lle] Adèle.
UN ÉTUDIANT	M. Davesnes.		

Brigands, Gardes, Crieurs, Coulissiers, Valets. Officiers, Dames, Convives, Peuple.

PROLOGUE.

PREMIÈRE PARTIE.

LA FORÊT

*Le théâtre représente une gorge de montagnes très boisées par où passe la route de *** à ***. Au fond, on aperçoit les clochers de la ville. — La nuit commence*

SCÈNE I.

HERMANN, PETERS, UN BRIGAND, *assis autour du feu, au premier plan; plus loin.* WOLF, *en sentinelle près de la route.*

(*Tous quatre portent des costumes de chasseurs plus ou moins élégans.*)

HERMANN.

Décidément, ce n'était pas cet écolier qu'il nous fallait pour chef. Avant son élection, vous vous êtes laissé prendre aux poignées de main, aux promesses, au zèle de ses paroles; toute l'année suivante, il justifia vos suffrages et força mon opposition au silence, par des réalités incontestables, puisqu'il fit mettre sa tête à prix… mais depuis quelque temps…

PETERS.

A l'heure où tu l'accuses de négligence, n'est-il pas occupé à nous battre le gibier?

HERMANN.

Et quand il nous l'amènerait au bout de nos fusils, sommes-nous en nombre d'arrêter une nourrice et son enfant? Trois ici, un de garde là-bas, quatre seulement pour la forêt de Darmstadt; à quoi rêve-t-il donc d'éparpiller ainsi la troupe? J'en reviens à ma première idée; depuis quelque temps il se relâche; notre société est son pis-aller; il quittera le bois s'il trouve mieux; il parle trop bien pour se contenter de n'être, comme nous, qu'un homme d'action.

(*Wolf se rapproche.*)

PETERS, *montrant Wolf.*

Plus bas.

HERMANN.

Dès qu'il aura rempli sa bourse, il partira. Je vote hautement sa destitution.

WOLF.

Qu'est-ce que tu dis donc, Peters?

HERMANN, *se levant.*

Peters ne dit rien. Moi, Hermann le franc, je dis, à qui veut l'entendre, que le Capitaine nous néglige, qu'il n'a plus le cœur à nos affaires, qu'avec ses absences et ses rêveries continuelles, il a l'air d'un voleur qui fait pénitence et va se convertir en traître.

WOLF.

Hermann le franc, tu aurais dû mordre ta langue jusqu'au sang, quand elle a voulu prononcer ces mots-là.

HERMANN, *tournant le dos à Wolf.*

S'il nous quitte, je le suivrai de près! sa tête vaut son pesant d'or.

(*On entend un coup de sifflet doux et prolongé.*)

WOLF.

Debout, mes collègues, voici Burl.

SCÈNE II.

LES MÊMES, BURL.

(Les brigands se lèvent et l'entourent.)

BURL.

Bonne nouvelle! mais, avant de parler, je veux boire. (Il boit.) Écoutez, maintenant : Vous voyez encore les clochers de la ville? eh bien! avant que la nuit devienne assez sombre pour vous les cacher, vous aurez ici, comme dit le Capitaine, un nouvel impôt à percevoir sur le luxe.

WOLF.

Et comme cet impôt-là n'est pas voté par le Sénat, emploierons-nous la sommation sans frais, ou bien le commandement?

(Il tire un pistolet de sa ceinture.)

BURL.

Des précautions, mais des égards; tels sont les ordres du Capitaine. Le coup est superbe! une berline aux armes du grand-juge de la ville.

WOLF.

Un juge est par-devant les voleurs ce qu'un voleur est par-devant les juges... condamné!

BURL.

Heureusement pour lui, il est mort depuis bientôt vingt ans, nous n'aurons que sa moitié, sa veuve, qui revient de Bade et de plus loin encore.

WOLF, toujours le pistolet à la main.

Et pas un homme avec elle dans la voiture?

BURL.

Non. Je n'ai vu qu'un laquais.

WOLF.

Alors, le simple avertissement suffira. (Il remet son pistolet dans sa ceinture.) Chut! entendez-vous un roulement du côté de Darmstadt?

(On entend distinctement le bruit d'une voiture.)

BURL.

C'est la berline! je l'ai précédée depuis le dernier relai, et le Capitaine doit la suivre.

(Le bruit s'approche de plus en plus. Les brigands remontent la scène.)

WOLF, aux aguets.

Attention! j'aperçois les lanternes. (Wolf, au fond du théâtre, tire un coup de pistolet.) N'ayez pas peur! ce n'est que pour vous prier d'arrêter. (La voiture s'arrête.) C'est bien. Burl, à toi les chevaux!

BURL.

A bas, postillon.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LA COMTESSE D'ANSPACH.

WOLF, chapeau bas, ramenant sur le devant de la scène la Comtesse tout éplorée.

Je vous demande bien pardon, Madame, de vous déranger de votre voyage; mais les temps sont si durs! Veuillez me faire l'aumône, s'il vous plaît, de votre argent, de vos bagues et autres bijoux, ornemens inutiles à la beauté. Il n'y a pas le moindre danger avec nous. De quoi tremblez-vous donc ainsi? de froid, peut-être? nous avons du feu. Peters, fais chauffer Madame.

LA COMTESSE, à Wolf.

Voici ma bourse et mon portefeuille.

WOLF.

Je vous remercie. C'est tout ce que vous avez à déclarer, Madame?

LA COMTESSE.

Tout.

WOLF.

Ne me volez donc pas! Tenez, voilà quelque chose qui brille autour de votre bras. (La Comtesse retire brusquement sa main.) Ne nous fâchons pas, pour si peu de chose, encore vos bracelets.

LA COMTESSE, vivement.

Je ne le puis... je n'en ai qu'un... voyez. (Elle montre son autre bras.) Ce bracelet n'a de valeur que pour moi! un bracelet en cheveux, sans or, avec une agrafe de vil prix... qu'y gagneriez-vous?

WOLF.

Donnez toujours.

LA COMTESSE.

Non, non, j'y tiens plus qu'à la vie; tuez-moi plutôt!

WOLF.

Quelque souvenir de cœur, sans doute? les besoins des malheureux doivent vous soucier autrement qu'un gage d'amourettes! exécutez-vous.

HERMANN.

Tu ne sais pas prier un monde, toi! fais-moi place. Madame, il nous faut ce bracelet.

(Il prend le bras de la Comtesse qui se débat vivement.)

LA COMTESSE, entendant les pas d'un cheval sur la route.)

Quelqu'un vient! je suis sauvée! Au secours! au secours!

HERMANN, lui mettant la main sur la bouche.

Pas de mauvaise plaisanterie!

(Il lève son poignard sur elle.)

LA COMTESSE, d'une voix étouffée.

Au secours! au secours!

BURL, qui est allé voir qui venait.

Continue, Hermann; c'est le Capitaine.

WOLF, ayant reçu le bracelet des mains d'Hermann.

Vraiment, il nous a coûté plus de peine qu'il ne vaut! (A part.) Tiens! la couleur de ces cheveux... la forme de cette agrafe... tout cela ressemble à un bracelet que j'ai déjà. S'il était là, les deux feraient la paire.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, NOUVEAUX BRIGANDS, OSCAR.

(Les brigands se rangent avec respect sur le passage de leur chef.)

OSCAR, d'un ton sévère, en voyant la Comtesse violentée.

Arrêtez, point de crime inutile. Wolf, j'avais pourtant recommandé les égards et défendu toute violence.

WOLF.

J'ai commencé, Capitaine, comme tu l'as ordonné; mais, si l'on finit comme tu l'as défendu, c'est bien la faute de cette obstinée dame.

(Hermann s'éloigne de la Comtesse.)

LA COMTESSE, à Oscar, d'une voix suppliante.

Ah! vous qui vous faites obéir ainsi, je vous remercie... après cette première grace, laissez-moi vous en devoir une plus grande encore.

OSCAR.

Parlez, Madame.

LA COMTESSE.

Je me suis laissé ravir, ou plutôt j'ai livré moi-même tout ce que j'avais de précieux. Il me restait un unique bracelet, de peu de valeur pour vous, mais inestimable pour moi, tout l'espoir de ma vie, le seul lien auquel se rattache une destinée bien chère et bien triste, hélas! ils me l'ont pris sans pitié pour moi, sans profit pour eux... j'y perds plus qu'ils n'y gagneront.

OSCAR.

Vous tenez donc beaucoup à conserver ce bijou?

LA VICOMTESSE.

Plus que vous ne sauriez croire! Mais pourtant vous êtes jeune, votre cœur n'a pas eu le temps de s'endurcir... eh bien! si l'être que vous aimiez le mieux au monde, un père, une mère, un enfant était perdu pour vous, et si vous aviez pour le retrouver un seul signe, un seul moyen, une seule espérance! dites-moi, y tiendriez-vous?

OSCAR, à part.

Une mère!.. (Haut.) Rassurez-vous, Madame, ce bracelet vous restera.

LA COMTESSE.

Ah! vous me sauvez la vie.

OSCAR, à Wolf.

Wolf, la recette d'aujourd'hui! (Wolf vide son sac dans les mains d'Oscar.) A la bonne heure! voici de l'or et des billets... mais ce bracelet ne vaut rien; reprenez-le, Madame; et cette bague, légère comme un serment, reprenez-la aussi.

HERMANN.

Ah! Capitaine!..

OSCAR, avec hauteur.

Eh bien! n'ai-je pas, comme le dernier de vous, une part dans le butin? n'ai-je pas, comme Capitaine, le droit de la choisir? Je choisis le bracelet et l'anneau; gardez-les, Madame.

WOLF.

Soit; mais on ne gagne pas sa vie, on n'arrête pas le monde pour faire le généreux et pour rendre ce qu'on a pris! Il valait autant laisser passer son chemin à Madame... Si tu n'étais pas mon enfant, Capitaine, tu verrais!

HERMANN et LES AUTRES.

Le lieutenant a raison.

OSCAR, les regardant tous avec colère.

Allez chercher les chevaux, afin que Madame puisse repartir.

(Ils sortent en silence, à l'exception d'un qui reste en sentinelle.)

SCÈNE V.

LA COMTESSE, OSCAR.

LA COMTESSE.

Ma reconnaissance pour vous sera éternelle. (Elle veut se jeter aux genoux d'Oscar.)

OSCAR, l'arrêtant.

Asseyez-vous, Madame, en attendant que votre voiture soit prête.

LA COMTESSE, pressant le bracelet contre son sein.

Dans quel temps, dans quel lieu, par quel moyen récompenser un pareil service?.. Saurai-je au moins le nom de mon bienfaiteur?

(Elle s'assied.)

OSCAR.

Ici, ils m'appellent le Capitaine; à la ville, le bandit Oscar.

LA COMTESSE, avec effroi.

Oscar?..

OSCAR.

Non fameux, n'est-ce pas? la terreur des grandes routes? la malédiction des riches bourgeois qui s'aventurent hors de leurs murs, passé le jour? Vous semblez toute surprise de ne pas avoir reconnu le bandit Oscar tel que vous vous l'étiez figuré, sans doute, horrible à voir et à entendre, n'ayant pas tête humaine, la voix féroce et les yeux fauves, tout armes et tout sang! vous voyez bien qu'on gagne à avoir une bonne renommée; presque toujours on vaut mieux qu'elle.

LA COMTESSE, attentive.

Vous m'avez donné des preuves de cette vérité.

OSCAR, avec amertume.

Tant d'honnêtes gens du monde donnent la preuve de la vérité contraire.

LA COMTESSE, à part.

Plus il parle, plus il m'étonne.

OSCAR.

Puisque vous voulez être mon obligée, noble dame, je vous offre un moyen de vous acquitter envers moi. Je vous demande de me justifier un peu dans cette société où vous retournez, de dire à la ville que vous avez fait connaissance avec le bandit Oscar dans les bois, et que vous pourriez le saluer, sans trop rougir, même au milieu de votre salon.

LA COMTESSE.

Vos actions, comme vos paroles, ne sont pas d'un homme né dans la forêt, élevé au hasard, voué au crime par ceux mêmes qui l'ont fait naître!

OSCAR.

Ceux qui m'ont fait naître m'ont abandonné!.. Mais pourquoi me regardez-vous ainsi, Madame? Vos yeux se mouillent de larmes... qu'avez-vous?

LA COMTESSE.

Rien, rien... la frayeur... l'émotion... et puis je ne sais quel intérêt qui me force à vous plaindre, à déplorer qu'un homme tel que vous vive armé contre la société.

OSCAR.

Eh! qu'irais-je lui demander? un nom qu'elle m'a refusé dès ma naissance? Une famille qui m'a rejeté comme une honte, sans doute? La société m'a traité en ennemi, j'ai traité la société en ennemie; ses lois m'ont fait la guerre, à moi, misérable enfant trouvé, sans nom et sans pain, et moi, l'enfant trouvé, j'ai fait la guerre à ses lois! Haine pour haine! si je rentrais dans son sein, ce serait pour mieux la combattre: car s'il est triste d'être pendu, il est plus triste encore

de mourir de faim... l'agonie est moins longue.

LA COMTESSE.

Ainsi, vous renoncez, si jeune, à toute probité humaine?

OSCAR.

Notre probité, à nous, est dans le partage... la vôtre est dans l'accumulation... Il est facile aux riches d'être probes, de subir les lois qu'ils ont instituées pour eux et contre les pauvres; vous dont le bonheur est en rentes, à qui l'or revient périodiquement tous les mois, tous les ans, vous ignorez ce qu'un pauvre a de peine à gagner honnêtement un florin; je le sais, moi que vous écoutez. Elevé à l'université de Darmstadt, j'y ai suivi les cours de droit jusqu'à l'âge de vingt ans. A cette époque de ma vie, je sortis des écoles où j'avais appris et commenté cette belle théorie: *Tous les citoyens sont égaux devant la loi.* Mais en pratique quel mensonge! L'homme qui m'avait nourri de son pain, qui m'avait soutenu de son argent, Wolf, mon véritable père et mon unique appui, eut alors un procès dont dépendait notre avenir à tous deux. Avec mes jeunes lumières d'étudiant, je compris bientôt que le bon droit était dans sa cause. Mais Wolf ne put entamer la procédure faute d'argent pour payer les frais, il fut dépossédé... et *tous les citoyens sont égaux devant la loi.* Que faire, alors, dans une société qui vous vole parce que vous êtes pauvre? il faut voler pour être riche; il faut se révolter ouvertement contre la loi, et n'obéir qu'à l'instinct, comme nous autres bandits, ou mieux encore, faire servir la loi même à ses déprédations, comme vos sénateurs; c'est moins brave, mais c'est plus sûr! Depuis long-temps, crime et vertu ne sont que des mots. Tuer un homme est un acte qui n'est en soi ni un bien ni un mal, et qui devient, selon le langage, un meurtre ou une victoire. Prendre l'argent du public, c'est commettre un vol ou lever un impôt. Je suis fâché seulement d'avoir été forcé de prendre le mot le moins honnête et le sens le plus périlleux... Mais j'entends revenir les chevaux... vous êtes libre, maintenant...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, WOLF, HERMANN, BURL, PETERS, LES BRIGANDS, au fond du théâtre.

OSCAR.

Qu'on attelle!

LA COMTESSE, se levant.

Vous qui dominez ces hommes que j'ai peine à nommer vos semblables, vous qui êtes le plus à plaindre et le plus à blâmer, recevez de mes mains cet anneau que vous m'avez rendu; recevez-le en souvenir de la protection que vous m'avez accordée. Apprenez que vous avez obligé, plus que je ne saurais vous dire, la comtesse Marguerite d'Anspach, dont le nom doit vous être connu, dont la noble famille peut vous servir à Francfort, à Stuttgard, à Darmstadt et ailleurs. S'il arrive jamais que vous quittiez ce monde qui n'est pas le vôtre, que le bandeau tombe de vos yeux, que le repentir entre en votre âme, souvenez-vous alors de la comtesse d'Anspach, comme je me souviendrai de vous. Dans quelque lieu que je me trouve alors, et dans quelque position que vous soyez, criez-moi au secours, en me présentant cet anneau, et à mon tour je vous répondrai...

OSCAR, avec émotion.

Adieu, Madame. J'aurais désiré pouvoir vous rendre tout ce qu'ils vous ont enlevé... mais chef au combat, je ne suis que leur égal au partage.

LA COMTESSE.

Sans votre pitié généreuse, je n'aurais regretté que ce bracelet.

WOLF, revenant du fond avec les autres.

Capitaine, les chevaux attendent maintenant. (La Comtesse sort; Oscar la conduit jusqu'à la voiture qui s'éloigne bientôt.) Est-ce qu'elle va nous voler notre capitaine, à présent? Oscar!

SCÈNE VII.

OSCAR, HERMANN, WOLF ET LES AUTRES BRIGANDS.

(Oscar, sans répondre à l'appel de Wolf, suit de l'œil la voiture qui s'éloigne.)

WOLF.

Hé! Oscar, partageons.

OSCAR, revenant après avoir regardé silencieusement toute la bande.

Faites vos parts, j'ai la mienne. (A part.) Et la meilleure.

WOLF, faisant la distribution.

Le postillon, qui est un ancien devenu honnête homme, m'a dit tout bas qu'il aurait à conduire, dans la matinée, le Président du Sénat... c'est un fameux coup! L'ouvrage donne depuis quelques jours. Dis donc, Capitaine, crois-tu que le Président soit escorté, demain?

OSCAR, sortant d'une profonde rêverie.

Que m'importe?

WOLF.

Quelle réponse!

OSCAR.

Demain, je n'empêcherai personne de passer sur la route.

WOLF.

Comment?

OSCAR.

Dès ce soir, je ne suis plus des vôtres.

WOLF, à part.

Cette femme lui a dérangé la cervelle.

OSCAR.

Acceptez ma démission.

WOLF.

Quand on a un capitaine jeune, il ne faut pas arrêter de femmes; ou bien, quand on arrête une femme, il ne faut pas avoir de capitaine jeune.

OSCAR.

Wolf ou Hermann me remplacera.

HERMANN, aux brigands.

J'avais bien dit qu'il nous abandonnerait.

OSCAR.

Bonsoir, mes amis.

WOLF, l'arrêtant.

Quels sont tes projets?

OSCAR.

Mes projets sont de vous quitter, de cher-

cher fortune à la ville; je m'ennuie du grand chemin.

WOLF.

Malheureux! est-ce que tu veux devenir honnête aussi, toi?

HERMANN, d'un ton menaçant.

Nous dénoncer, peut-être.

(Il met la main sur ses pistolets.)

WOLF, le poignard à la main.

Tout doux, camarade... s'il n'est plus le chef, je le suis. Va-t'en. (Hermann recule avec les autres brigands. A Oscar.) Ainsi, tu te fais bourgeois?

OSCAR.

Je ne dis pas cela. Au fond, je resterai toujours le même; il n'y aura que la forme de changée.

WOLF.

Voudrais-tu descendre aux viles subtilités du métier? échanger ton poignard de bandit contre le rossignol de l'escroc?

OSCAR.

Fi!

WOLF.

Que cherches-tu donc?

OSCAR.

Une position plus lucrative et plus sûre; la nôtre me déplaît, elle est dangereuse et ridicule; le brigand ne réussit même plus dans le mélodrame. As-tu vu jouer au théâtre de Stuttgard cette fameuse parodie française, *L'Auberge des Adrets?*

WOLF.

Oui.

OSCAR.

Eh bien! cela nous tue, le poignard est usé. L'art a fait des progrès, et nous sommes en arrière, mon vieux maître: on rit de nous, vois-tu, c'est fini. Je n'attendais qu'une occasion pour laisser là les routines de la forêt. Le grand chemin est à la ville.

WOLF.

Prends garde de trop t'élever, Oscar.

OSCAR, à part.

Cette occasion, je l'ai trouvée. (Haut.) Dans un siècle où l'addition est tout, la soustraction devait être quelque chose. Le mal n'est donc pas de voler, le mal est dans la manière de voler. Si tu travailles contre la loi, certes tu gagnes peu et tu te caches; mais si tu voles, le code à la main, juste comme il faut voler pour être marchand, huissier, courtier, oh! alors, tu gagnes beaucoup et tu paies patente. Les gendarmes eux-mêmes te portent les armes en cas de décoration. Tu n'as plus la mine équivoque, tu portes des gants, tu n'es plus d'une bande, mais d'une raison sociale; tu n'exerces plus la nuit, dans la solitude, mais en plein jour, en pleine ville; tu ne cries plus: *La bourse ou la vie!* mais tu demandes *le prix fixe*, ou *les frais de bureau, s'il vous plaît!*

WOLF.

L'ambition te perdra.

OSCAR.

Je t'ai dit mes projets; mais, pour le vol en grand, il fallait une mise de fonds que je trouverai maintenant, (A part.) grace à cet anneau.

WOLF.

Je n'entends rien à toutes ces belles idées: je suis trop vieux, n'est-ce pas? trop ganache, soit; mais je vois bien que tu renonces à notre belle profession; si j'en avais connu une meilleure, je te l'aurais donnée: je t'aime tant! Ne t'avais-je pas choisi d'abord le métier d'avocat? pauvre voleur que je suis, ai-je rien épargné à ton éducation? Si tu avais continué d'exercer dans un autre genre que moi, de ta vie tu n'aurais su combien Wolf travaillait, afin de payer tes inscriptions... mais les choses ont tourné différemment: tu as été forcé de laisser la robe pour l'épée, tant mieux. Tes dispositions étaient bonnes, Oscar, et je les ai cultivées, je m'en flatte. J'ai fait de toi le plus fameux brigand que la terre d'Allemagne ait jamais porté. Grace à mes conseils, à ma vieille expérience, dont tu ris à cette heure, tu es devenu si grand qu'on a mis ta tête à prix; et tu veux me quitter, me planter là maintenant, moi, ton ami, ton père, ton premier lieutenant, pour aller te mettre en boutique et pourrir au carrefour, quand tu as, avec nous, le grand air et la liberté... va! tu n'es qu'un ingrat!..

OSCAR.

Qui t'empêche de me suivre?

WOLF.

Je serais, ma foi, un joli voleur en bourgeois. Je ne suis pas fait pour la société; je reste; la forêt est aux braves.

OSCAR.

Aux fous! Je pars.

WOLF, à part.

Je ne veux pourtant pas le laisser partir sans lui révéler un secret. (Haut.) Oscar!..

OSCAR.

Que veux-tu? c'est un parti pris; à moi la ville, à vous les champs!

WOLF, à part.

S'il a l'air de nous mépriser, pourquoi lui dire?... et puis, je n'ose pas... (Haut.) Tiens, puisque tu es décidé, prends cette bourse; car tu attendras long-temps, peut-être, ton premier gain, là-bas.

OSCAR, attendri.

Merci. (Il serre la main de Wolf.)

WOLF, les larmes aux yeux.

Tu sais bien que, lorsque tu voudras revenir, la caverne te sera toujours ouverte. Bon voyage.

(Oscar disparaît après avoir reçu les mornes adieux de ses compagnons. Les brigands rentrent dans la caverne.)

HERMANN, entre ses dents.

Va! je ne te perdrai pas de vue.

WOLF, s'essuyant les yeux.

Au fait, j'ai eu raison de me taire; il serait perdu pour moi, au lieu que, ne sachant rien, il me reviendra un jour ou l'autre; et je sens que je ne pourrais pas vivre long-temps sans lui.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE DU PROLOGUE.

DEUXIÈME PARTIE.

L'AUBERGE.

Le théâtre représente deux chambres, à l'hôtel de l'Aigle-Noir. Ces deux chambres, contiguës, sont séparées par un mur mitoyen et une porte fermée.

SCÈNE I.

HERMANN, OSCAR, MINNA.

(Au lever du rideau, Hermann, assis dans la chambre à gauche du spectateur, devant le feu, le dos tourné au public. Une table à côté de lui, des papiers et des armes sur cette table : dans la chambre à droite, Oscar et Minna, servante de l'auberge, entrent. Minna, portant une lumière, conduit Oscar.)

MINNA.

Non, Monsieur, nous n'avons pas d'autre chambre qui soit vide ; toute la maison est louée aujourd'hui que le Sénat s'est assemblé, en conseil extraordinaire, pour augmenter la mise à prix de la tête du fameux brigand Oscar. On est venu de loin, afin de savoir le résultat de la séance.

OSCAR, sans faire semblant de l'entendre et désignant la porte de communication.

Où donne donc cette porte ?

MINNA.

Dans une autre chambre.

OSCAR.

Et cette chambre, est-elle habitée ?..

MINNA.

Oui, monsieur.

OSCAR, à part.

Je n'aime pas les mitoyennetés d'auberge ; on ne peut penser tout haut.

MINNA.

La cloison est épaisse et la porte solide. Vous mettrez les verroux en haut et en bas, et vous serez chez vous. Bonne nuit, Monsieur !.. (Revenant à Oscar.) Tâchez de ne pas vous endormir avant que l'inspecteur de police ne soit venu voir vos papiers ; nous sommes obligés d'aller lui déclarer l'arrivée de chaque voyageur... c'est ce maudit Oscar qui nous vaut cette peine de plus... oh ! le scélérat !

OSCAR.

J'attendrai la visite de l'inspecteur. (Montrant ses papiers.) Je suis en règle. (Minna sort.)

SCÈNE II.

HERMANN, OSCAR, LA VOIX D'UN CRIEUR dans la rue.

LA VOIX.

« Voilà ce qui vient de paraître ! c'est le décret rendu par le grand Sénat, en séance solennelle !.. il sera payé, argent comptant, à celui qui livrera le bandit Oscar, mort ou vif, la somme de vingt mille florins, au lieu de dix mille. »

OSCAR.

Il paraît que j'augmente !

HERMANN, se levant.

Vingt mille florins ! le double de ce que j'espérais !

LA VOIX.

« Tout complice qui le livrera, obtiendra sa grace par-dessus la somme promise. »

OSCAR, avec ironie.

Mais, si j'allais me livrer moi-même, aux termes du décret, on me devrait pourtant ma grace et vingt mille florins.

HERMANN, montrant la porte de communication.

Ma grace et ma fortune sont là ! je l'ai retrouvé !

LA VOIX, s'éloignant.

« Voilà ce qui vient de paraître... »

SCÈNE III.

HERMANN, OSCAR, MINNA.

MINNA, frappant à la porte d'Oscar.

Dormez-vous ? voici l'inspecteur de police.

OSCAR.

Entrez.

(Entrent l'inspecteur, Minna et deux soldats de la maréchaussée.)

L'INSPECTEUR.

Des mesures rigoureuses sont indispensables dans un temps comme le nôtre ; veuillez m'excuser. Avez-vous des papiers ?

OSCAR.

Oui, Monsieur.

L'INSPECTEUR.

Montrez-les-moi, je vous prie.

OSCAR.

Oui, Monsieur.

(Il donne les papiers à l'inspecteur.)

L'INSPECTEUR.

Quel est votre nom ?

OSCAR.

Frédéric de Muldorf.

L'INSPECTEUR, après avoir parcouru les papiers.

Votre âge ?

OSCAR.

Vingt-cinq ans.

L'INSPECTEUR.

Le lieu de votre naissance ?

OSCAR.

Le château de Muldorf, pays de Bade.

L'INSPECTEUR, vérifiant le signalement.

Votre signalement... vous avez le visa de l'ambassadeur près votre cour ?

OSCAR.

Voyez !

(Il montre le visa derrière le passeport.)

L'INSPECTEUR.

C'est bien. Votre lieu de destination était Francfort ?

OSCAR, avec une sensibilité hypocrite.

Oui, Monsieur... quand je suis parti du château de Muldorf, avec mon père... Maintenant, hélas! ma destination est partout où je trouverai Oscar!.. mon but est la vengeance, ma pensée est sa mort!.. Ah! permettez-moi de pleurer?

HERMANN.

Je le tiens là, vif... je l'aurai mort cette nuit!

L'INSPECTEUR, à Oscar.

Qu'avez-vous?..

OSCAR, pleurant.

Le plus grand malheur que puisse éprouver un fils! le malheur d'avoir vu tuer mon père sous mes yeux et de n'avoir pu le sauver, et de n'être pas mort en le défendant! ils l'ont tué, Monsieur, dans la forêt de Darmstadt.

(Minna, l'Inspecteur de police et les soldats pleurent.)

L'INSPECTEUR.

Qui?...

OSCAR, s'animant.

Ils l'ont tué! un pauvre vieillard sans force; et moi, ils m'avaient lié à un arbre!

L'INSPECTEUR.

Qui donc?

OSCAR.

Les bandits d'Oscar! mais je jure que j'aurai satisfaction d'eux, que leur chef périra par mes mains, et que, dussé-je le suivre dans l'enfer, je le trouverai! Je vengerai ta mort, ô mon père! je vengerai la société tout entière! Oh! j'ai là, dans le cœur, une haine plus forte que tout l'or voté contre sa tête..

L'INSPECTEUR.

De généreux sentimens vous animent, Monsieur. Dieu vous garde!

(Il sort; les soldats le suivent; Minna les éclaire.)

SCENE IV.

HERMANN, OSCAR.

HERMANN, s'approchant de la cloison.

Je n'entends plus rien dans sa chambre... Est-ce qu'il serait déjà couché? Non... il marche... patience...

OSCAR.

La crédulité de cet homme de police me gagne... vraiment, je suis Frédéric de Muldorf, j'ai des titres!.. le passé est passé... la caverne est loin... Wolf, Hermann... j'ai connu ces noms-là il y a long-temps... dans un autre monde. Je renais d'aujourd'hui. Que la ville est belle! qu'elle est riche et grande! quels honneurs, quels trésors elle réserve aux hommes jeunes et entreprenans comme moi! (Montrant des papiers.) Et sans ces papiers, sans ces cautions de probité, j'aurais été arrêté à mon premier pas ici! Merci donc à la forêt de m'avoir donné les clés de la ville... Oh! je l'aurais tué plutôt deux fois pour les posséder...

HERMANN.

Ma carrière est achevée... Encore ce meurtre pour en finir avec le travail, pour assurer une bonne retraite à mes derniers jours. A mon âge, on n'a plus d'illusions, plus d'espérances: vieux déjà, fatigué par plus de trente ans d'exercice, je sens que j'ai besoin de repos, et j'achèterai le repos par un dernier crime.

OSCAR.

Ce bruit, cette agitation, cette vie de la cité, me chauffent le sang au cœur. Pense, ma tête! agis, mon bras! mais, ici, le courage devient ruse, le loup se fait renard. Pour enlever la proie à tous ces noirs citadins, il ne faut pas hurler, il ne faut pas montrer les dents. Fi, de la violence et de l'acier! A la ville, il n'y a pas d'arme plus sûre que la langue.

HERMANN.

Après ce coup-là, je quitte les affaires: aux jeunes, le reste! Je vivrai en bourgeois. Vingt mille florins, c'est un capital. Je le placerai en viager et je mourrai sur la rente.

(Il se remet devant la cheminée.)

OSCAR.

Hier, l'anneau! aujourd'hui, la ville! demain, la grande dame! demain, Marguerite d'Anspach! Oh! l'espérance est belle et l'avenir est long! Je recommence.

SCÈNE V.

HERMANN, OSCAR, MINNA.

(Minna entre après avoir frappé.)

OSCAR.

C'est encore toi?

MINNA.

N'oubliez pas de mettre les verroux!

OSCAR.

Merci, mon enfant; as-tu peur pour moi?

MINNA.

Je n'ai pas peur; mais, tenez, à vous avouer la vérité, je serais fâchée qu'il vous arrivât malheur; vous avez l'air si bon! vous m'avez fait pleurer en parlant de Monsieur votre père qui a été tué par les brigands. Dans le temps où nous vivons, comme dit M. l'Inspecteur, on ne saurait avoir trop de précautions. Je n'ai pas peur, mais cet Oscar, dont vous racontiez les scélératesses, va m'apparaître maintenant tous les soirs, comme quand j'étais petite, le diable ou le docteur Faust. Vous l'avez vu? est-il bien effrayant?

OSCAR.

Qui? le docteur Faust, le diable, ou Oscar?

MINNA.

Oscar.

OSCAR.

Je l'ai vu.

MINNA.

A-t-il de grands cheveux rouges, comme on le dit, de grandes dents pointues et des yeux qui ne se ressemblent pas?

OSCAR.

Il se déguise si bien!

HERMANN, s'approchant de la cloison.

Il cause avec quelqu'un!

MINNA.

N'a-t-il pas une large cicatrice à la joue? on donne encore cela dans son signalement.

OSCAR.

Le signalement est faux.

MINNA.

Si je le voyais, je suis bien sûre que je le reconnaitrais!

OSCAR, souriant.

Il est peut-être plus près de toi que tu ne penses.

MINNA, mystérieusement.

Peut-être! (D'une voix basse et tremblante.) Je n'ai pas peur, mais, enfin, on ne sait ni qui entre ni qui sort dans nos auberges, et vous avez là, à côté de vous, un homme!..

HERMANN.

Il est seul!

OSCAR.

Eh bien?

MINNA, bas.

Un homme qui s'occupe de vous.

OSCAR.

Comment cela?

MINNA.

Il est arrivé hier; et ce matin quand vous êtes venu retenir votre chambre, pour ce soir, il était au salon, il vous a vu, et il m'a fait un tas de questions.

OSCAR.

Qu'a-t-il demandé?

MINNA.

Il m'a demandé quel nom vous aviez donné sur le livre des voyageurs; si vous logeriez longtemps ici, et quelle chambre vous deviez occuper.

OSCAR.

Qu'as-tu répondu?

MINNA.

J'ai dit ce que je savais, pas grand'chose. Et pourtant ça lui a suffi. Il a ri de votre nom, autant que de Nostradamus; mais en apprenant où devait être votre chambre, il est devenu sérieux; et sans doute qu'il a voulu se rapprocher de vous, car il était logé dans un autre corps de logement avec un voyageur qui se trouvait d'abord votre voisin.

OSCAR.

Voilà qui est étrange! Et quelle mine a cet homme?..

MINNA.

Mauvaise. Il est rouge, il est maigre, il a les yeux faux; il ne vous ressemble guère; je l'aurais pris pour Oscar en personne... mais, d'ailleurs, vous pouvez le voir par le trou de la serrure.

OSCAR.

Voyons. (Il regarde et se retire.)

HERMANN, se rapprochant de la serrure.

Cette fois, je crois qu'il dort!

OSCAR, à part.

Mais... je connais cet homme-là!..

MINNA.

Eh bien, le connaissez-vous?..

OSCAR.

Non! non! bonsoir!

MINNA.

Bonne nuit!.. Je n'ai pas peur... mais fermez bien la porte! (Elle sort.)

SCÈNE VI.

HERMANN, OSCAR.

OSCAR.

Voyons donc? (Il retourne regarder encore.) C'est Hermann! Hermann, ici! sur mes traces! que me veut-il?

(Il se remet au trou de la serrure.)

HERMANN, prenant un pistolet sur la table.

20,000 florins! j'ai tué bien souvent pour moins: si je le dénonçais maintenant, je n'aurais pas la peine de le tuer!.. oui, mais il est habile, il pourrait leur échapper, et moi, après, je ne lui échapperais pas... Tuons l'ours avant de le vendre! J'ai là tout ce qu'il me faut... des armes... des preuves; voilà des mots-d'ordre, signés Oscar, qu'il nous envoyait pendant ses absences. Quand je l'aurai frappé, je lui replacerai tous ses papiers sur le corps... Écoutons! dort-il enfin? (Il s'approche de la cloison.)

OSCAR.

Il se dirige vers la porte... quel peut-être son dessein?

HERMANN.

Ma foi! je n'entends plus le moindre bruit. Il dort comme un mort. Chargeons le pistolet.

(Il le charge.)

OSCAR.

Est-ce qu'il veut se tuer, par hasard?

HERMANN.

Surtout, vise bien au cœur, Hermann, que la tête soit bien conservée! maintenant, il s'agit d'ouvrir la porte.

(Il prend ses clés sur la table et revient à la cloison.)

OSCAR, ayant regardé.

Mais c'est à moi qu'il en veut! ma tête pèse 20,000 florins! Hermann-Judas, prends garde à la tienne!.. il me vient une idée aussi à moi!.. oui... un bon projet!.. Pourquoi pas?.. oui! je l'exécuterai... il faut qu'Oscar meure, il faut le livrer...

HERMANN, éteignant sa lumière.

Il n'y a plus que cette planche entre 20,000 florins et moi... Oh! ma main tremble, comme si j'allais faire un mauvais coup...

OSCAR.

Chut! point de lumière! (Il souffle sa bougie, et se remet derrière la porte.) Je l'attends, le poignard à la main... Je suis ferme, là, comme au milieu de la forêt... si je réussis, le passé ne me gênera plus et l'avenir est à moi!

HERMANN.

Si je réussis, le passé me sera pardonné et l'avenir m'appartient! Je n'entends plus rien depuis long-temps... je ne vois plus rien... sa lumière se sera éteinte d'elle-même... (Il l'appelle.) Oscar! Oscar!.. il ne répond pas... Rien... alors, entrons... (Il ouvre la porte.) Ne t'éveilles pas! il est couché! à son lit! (Il entre.)

OSCAR, le frappant par derrière.

Oscar est debout!

HERMANN.

Ah!

(Il tombe blessé: Oscar lui arrache son pistolet.)

LE CRIEUR, dans la rue.

« Voilà ce qui vient de paraître! Arrêt rendu » par le Sénat, il sera payé... »

OSCAR.

Entends-tu ce qu'il crie? il sera payé 20,000 florins à celui qui livrera Oscar: c'est pour cela que tu voulais me tuer, et c'est pour cela que je te tue. Tu voulais leur porter ma tête, je leur porterai la tienne.

HERMANN.

Grace! grace!

OSCAR.

Tu ne voulais pas me défigurer, toi, n'est-ce pas? moi, je viserai au milieu du front... Et quand Hermann ne sera plus qu'un cadavre méconnaissable, sans vie et sans forme, il s'appellera Oscar, et j'aurai gagné 20,000 florins. (Il place de force des papiers sous les habits d'Hermann.) Nous avons toujours été rivaux, nous deux; tu voulais ma place de capitaine à la caverne, tu seras capitaine à ma place au gibet! sois donc Oscar!.. (Il lui décharge le pistolet à la figure.) Oscar n'est plus... on vient!..

(Il jette son manteau sur le cadavre.)

SCÈNE XVII.

OSCAR, MINNA, L'INSPECTEUR, SOLDATS, DOMESTIQUES; VOISINS, etc.

MINNA, effrayée.

Que se passe-t-il donc? (Voyant Oscar.) Heureusement, vous n'êtes pas mort...

OSCAR.

Non, Dieu merci!

L'INSPECTEUR.

Quelle est cette alarme?

OSCAR.

Vous allez tout savoir... Ici même, il n'y a pas deux heures, je vous ai dit que je n'avais qu'un but, qu'une pensée, qu'une destination; j'ai juré devant vous que je me vengerais d'Oscar... je me suis vengé!

L'INSPECTEUR.

Que dites-vous?

OSCAR.

J'ai tué le bandit Oscar.

MINNA.

Ah! mon Dieu! est-il possible?

OSCAR.

Il est étendu raide sous ce manteau... Voyez! (Les soldats relèvent le manteau : Horreur des assistans.) Sa vie de crimes est finie; je le suivais de près, comme vous voyez... Je l'ai trouvé là, vivant, dans cette chambre, je l'ai amené mort dans celle-ci... Combien votre Sénat me doit-il, Monsieur?

L'INSPECTEUR.

20,000 florins, payables argent comptant.

OSCAR.

Au reçu du corps?

L'INSPECTEUR.

Oui, Monsieur.

OSCAR.

Je vous le livre donc avec toutes les preuves, les clés, les papiers, le poignard qui porte son nom gravé en toutes lettres sur la lame... Lisez... Donnez m'en un simple reçu qui constate le service que je viens de rendre à vos concitoyens.

L'INSPECTEUR.

Et l'argent?

OSCAR, d'un ton éclatant.

Vous annoncerez demain, dans le journal officiel, que la ville doit mes 20,000 florins à ses pauvres... (A part.) Et maintenant... maintenant, je puis me servir de l'anneau.

FIN DU PROLOGUE.

PREMIÈRE ACTION.

LA LEÇON.

La scène se passe dans une ville d'Allemagne, chez la comtesse Marguerite d'Anspach.

Le théâtre représente un salon richement décoré, plein de bustes, de portraits et de médailles. Sur une table recouverte d'un tapis vert, sont plusieurs têtes et des crânes moulés en plâtre.

SCÈNE I.

LA COMTESSE D'ANSPACH, CAROLINE, assises aux deux coins de la cheminée; MAGNUS WERNER, UN ÉTUDIANT, devant la table qu'entourent une douzaine de jeunes gens.

WERNER.

Ce que je vous dis est rigoureusement vrai, Messieurs, car toutes ces têtes sont historiques. Le suicide est donc le fait du désespoir et non de la lâcheté; il faut au contraire un grand courage pour se donner la mort; l'homme a horreur de sa propre destruction. Voyez cette tête... (Il désigne du doigt un des plâtres.) Une fermeté considérable, l'instinct de résistance et de combat peu saillant; de la conscience, beaucoup d'amour-propre, ce qui fait le génie; mais point d'espérance. C'est un jeune peintre de Bologne qui s'est tué. A vingt-deux ans, il produisit une œuvre sublime que ses rivaux traitèrent de ridicule et que le public condamna sur le rapport de ses rivaux. Le jeune peintre rentra chez lui plein d'amertume et de fureur, Messieurs; il déchira ses toiles commencées, excepté une, sur laquelle il se peignit lui-même avalant une coupe de poison devant son chef-d'œuvre méconnu. Il avait des dettes; pendant un an, il fit des enseignes, des portraits, tout ce qu'on voulut afin de les payer; et quand il fut libre de tout engagement, sûr que son corps était bien à lui, il se mit en face du tableau qui le représentait s'empoisonnant et il s'empoisonna!

CAROLINE.

Pauvre jeune homme!

WERNER.

Voyez maintenant cette autre: celle d'un Français condamné à mort pour assassinat. Regardez comme la faculté de l'amour de la famille est puissante chez cet homme! Là aussi vous remarquez une fermeté immense. Eh bien! quand on l'eut condamné, il se pourvut en cassation, et, pour éviter une exécution infamante dont

l'opprobre eût rejailli sur sa famille, il resta cinquante-six jours sans vouloir prendre aucune nourriture. Il est mort de faim dans sa prison...

L'ÉTUDIANT, montrant un plâtre remarquable.

Parmi ces têtes de criminels, en voici une, M. Werner, qui présente des circonstances bien extraordinaires...

WERNER.

C'est une belle tête que celle-là, mes amis. Il y avait en elle de la puissance et du génie. Celui qui l'a portée pouvait être un grand homme; il n'a été qu'un chef de brigands; c'est la tête du fameux Schinderhannes.

L'ÉTUDIANT.

Ah! il est probable alors que nous lui donnerons bientôt un pendant.

WERNER.

Comment cela?

L'ÉTUDIANT.

Le bandit Oscar a été tué.

LA COMTESSE, avec émotion.

Tué!.. En êtes-vous sûr, Monsieur?..

WERNER.

Pris ou tué... On l'a dit tant de fois!..

L'ÉTUDIANT.

Cette fois-ci est la bonne, apparemment. Du moins, le journal officiel l'affirme. Le voilà.

(Il tire un journal de sa poche.)

LA COMTESSE, vivement.

C'est inutile... (Se reprenant.) Cependant... lisez, Monsieur.

L'ÉTUDIANT, lisant.

« Hier au soir, à l'hôtellerie de l'*Aigle-Noir*, un jeune homme, appelé Frédéric de Muldorf, a tué le chef de brigands Oscar, qu'il suivait à la piste depuis long-temps... 20,000 florins étaient promis au porteur de la tête du bandit; le généreux Frédéric a voulu qu'ils fussent donnés aux pauvres de la ville. L'exécution du cadavre aura lieu aujourd'hui. »

(La Comtesse frémit et baisse la tête pour cacher son trouble.)

WERNER.

L'exécution du cadavre!.. Oui, ils croiront le tuer deux fois, ainsi! Que c'est ingénieux, la justice humaine!.. Ce sera une belle tête à étudier, Messieurs. On raconte de ce bandit des choses prodigieuses. La nature fut bien cruelle envers lui, ou ses parens furent bien coupables... Qui sait ce qu'on aurait pu faire d'une telle organisation?.. (Se levant et saluant les jeunes gens.) La séance est levée, mes amis... A une autre fois, quand vous voudrez et tant que vous voudrez! (Les jeunes gens sortent.)

SCÈNE II.

LA COMTESSE, CAROLINE, WERNER.

(Werner se rapproche du feu. Caroline sonne et range les plâtres. Un domestique apporte sur un plateau une tasse de chocolat que la jeune fille présente à Werner.)

CAROLINE.

Tenez, mon bon ami, prenez cela, car vous devez avoir faim; savez-vous que votre leçon a duré près de deux heures?

WERNER.

Bonne Caroline!.. Elle serait capable de gronder la science, parce que la science a retardé mon déjeuner.

CAROLINE.

Sûrement, il faut bien qu'on pense à vous, puisque vous ne pensez qu'aux autres.

LA COMTESSE.

Elle a raison, Magnus; vous vous tuerez à force de travail. N'avez-vous pas assez de vos cours publics, sans prendre sur les heures de repos, comme vous le faites ainsi pour le premier venu?

WERNER.

Chacun ici-bas a sa mission, Mme la Comtesse, ou sa passion, si vous voulez. La mienne est de continuer l'œuvre de mon illustre maître, Gall; la mienne est de populariser de toutes mes forces l'admirable science qui fait lire sur la tête d'un homme ses bons et ses mauvais penchans : je consacrerai ma vie à cette noble tâche, je l'ai juré.

LA COMTESSE.

Mais le peuple ne vous croit pas; mais le monde nie votre doctrine et s'en moque; les prêtres vous décrient tant qu'ils peuvent, ils vous accusent de matérialisme, ils vous signalent au Sénat comme un homme dangereux qui veut bouleverser les lois et proclamer l'impunité du crime.

WERNER.

Les misérables!..

CAROLINE.

Enfin, mon bon ami, avec vos idées, il est sûr que si ce terrible Oscar, par exemple, eût été pris vivant et traduit devant vous, philosophe comme vous êtes, vous ne l'eussiez point condamné à mort.

WERNER.

Et qui t'a dit cela, à toi?

CAROLINE.

C'est... c'est ma marraine qui m'a dit cela.

WERNER.

Vous, Mme la Comtesse?

LA COMTESSE, embarrassée.

Oui... je pensais qu'il en eût été ainsi... car, d'après vous, cet homme n'a fait qu'obéir à son instinct; et la nature ne l'a point laissé maître de choisir entre le bien et le mal.

WERNER.

Madame, notre science, je vous l'ai déjà dit, n'admet point de nécessité absolue. Un homme naît propre au crime, disposé au meurtre; mais l'éducation n'est-elle rien? C'est à l'éducation de saisir ce dangereux enfant; c'est à l'éducation de combattre ses penchans funestes et d'en neutraliser la puissance par le développement des penchans contraires. A quoi bon parler de tout cela, au reste?.. qu'y a-t-il de commun entre ce brigand et nous? Caroline, (Il se lève.) merci, mon enfant... Va, j'ai à causer avec ta marraine; laisse-nous, entends-tu? (Il regarde sortir Caroline, que la Comtesse embrasse avec effusion.) Douce et charmante enfant!.. Et ne pouvoir te dire.... Oh! c'est insupportable... Il faut que cela finisse!

SCÈNE III.

LA COMTESSE, WERNER.

LA COMTESSE, indifféremment.

Que disiez-vous donc, Magnus?

WERNER, avec une chaleur progressive.

Je dis, Mme la Comtesse, qu'il faut en finir, qu'il y a de notre part lâcheté, déshonneur et crime à laisser ainsi cette pauvre orpheline entre son père et sa mère. Je dis que c'est assez de lui avoir menti pendant seize ans; je dis que je ne suis plus maître de rester étranger et froid en sa présence, maintenant qu'elle est grande et belle; à chaque instant, je sens mon affreux courage s'en aller; un cri de vérité, un cri d'amour paternel gronde incessamment en moi, il faut qu'il s'échappe, il faut que je puisse dire à cette enfant : Je suis ton père, voilà ta mère!.. ou j'en mourrai, Madame, j'en mourrai!

LA COMTESSE.

Pas si haut, Monsieur, pas si haut, je vous en conjure! on pourrait vous entendre, et je serais perdue!

WERNER.

Perdue! pourquoi? qu'avez-vous à craindre?

LA COMTESSE.

Vous le demandez, Magnus! Oh! non, je n'ai rien à craindre!.. Moi, la comtesse d'Anspach, moi, la veuve d'un homme qui me couvre encore, après dix-sept ans, de ses vertus et de sa gloire; je n'ai rien à craindre en ouvrant toutes grandes les portes de mon hôtel, en disant aux passans d'une voix haute et fière : Je suis une infâme adultère!.. j'ai volé ma réputation d'honneur et de pureté; je suis une misérable femme qui ai trompé mon mari, j'ai chez moi une fille qui n'est pas la sienne, la voilà, je vous la présente, saluez-nous toutes deux, et souhaitez à la fille de ressembler à sa mère... Non, ce n'est rien, Magnus, ce n'est rien, cela... j'ai tort de vous prier de baisser la voix, j'ai tort de ne pas mettre toute ma maison dans cette horrible confidence.

WERNER.

Marguerite, vous êtes injuste, injuste envers vous et envers moi. Qui vous parle d'adultère et d'infamie!.. Hélas! oui, sans doute, nous avons été bien coupables... j'avais vingt-cinq ans et toi dix-huit... Toi, pauvre femme sans expérience, jetée par ta famille aux bras d'un homme inconnu qui t'imposait l'amour comme une obligation. La passion nous aveuglait, elle nous cachait nos devoirs, elle nous cachait l'avenir... Le comte d'Anspach fit un long voyage... Ne pleure pas! ne tremble pas!.. le crime m'appartient : confiante et dévouée pour Werner, c'était à lui de te sauver; ce fut lui qui te perdit. Quand ton époux revint, au bout d'un an, tu étais mère... d'un fils! O mon Dieu! qu'est-il devenu? la nuit, je partis seul, à pied, je traversai les champs... L'enfant pleurait sous les plis de mon manteau, l'enfant me demandait sa mère... Je le confiai à un jeune homme de mon âge dont j'étais sûr; les jeunes gens sont toujours sûrs les uns des autres. Après dix ans d'exil, je revins à toi; ton mari venait de mourir, nous nous mîmes tous deux à chercher notre fils... il était perdu!.. et depuis, jamais un indice, jamais, ô mon Dieu!

LA COMTESSE.

Dieu nous avait punis, Magnus. Il nous a ôté cet enfant pour ne plus nous le rendre, et nous l'avons tenté de nouveau!

WERNER.

Et de nouveau nous sommes punis, veux-tu dire? Oh! oui, et bien plus cruellement, cette fois! car nous l'avons vu grandir et s'élever sous nos yeux, cette fille que j'aime de tout l'amour que j'aurais eu pour elle et pour son frère. A présent que nos rêves de jeunesse sont finis, Marguerite, je le sens, il faut, à moi comme à toi, quelqu'un qui nous rattache et nous fasse tenir l'un à l'autre; il me faut ma fille, ma fille reconnue, ma fille que tout le monde nomme et loue... Est-ce que tu ne sens pas ce besoin-là, Marguerite?

LA COMTESSE.

Oh! moi aussi, j'aime Caroline, et plus que vous, Magnus, et mieux que vous. Que m'importe le monde? Caroline est mon enfant, je l'ai tous les jours avec moi, j'en jouis, j'en suis heureuse! Vous ne savez donc pas, Monsieur, qu'elle m'appelle sa mère, et que je l'appelle ma fille quand il n'y a personne? Que craignez-vous, au reste? que voulez-vous? son avenir est assuré. Après moi, elle aura tout ce que j'ai, elle sera une riche héritière.

WERNER.

Non, Madame, non, vous vous trompez; elle n'aura rien, elle ne sera pas une riche héritière; elle sera ce qu'elle est aujourd'hui pour le monde et pour vos valets, une misérable, une mendiante, une fille élevée par charité. N'avez-vous pas de parens, comtesse d'Anspach? croyez-vous donc être la maîtresse de donner ainsi vos biens? Non pas!.. Et quand cela serait, elle est grande, elle est femme, elle aime quelqu'un, peut-être; elle peut faire le bonheur d'un homme; et à qui la marierez-vous?.. qui voudra de cette fille inconnue, sans père ni mère, sans état, sans nom? Mais, j'y pense, elle sera mieux qu'une femme d'intendant; vous trouverez bien par le monde un libertin blanchi de débauche, ou quelque mendiant à blason qui aura perdu sa terre au jeu, pour en faire votre gendre et le mien, sans qu'il vous demande : Comment s'appelle ma femme?

LA COMTESSE.

Assez, Monsieur, assez!.. Il n'y a que du fiel dans vos paroles... Où voulez-vous en venir, enfin?

WERNER.

Je veux, Mme la Comtesse, que vous donniez à Caroline un nom, un état, un rang!

LA COMTESSE.

Mais comment, encore une fois?

WERNER.

Devenez ma femme.

LA COMTESSE.

Votre femme!

WERNER.

Oui. Après cela, nous aurons fait chacun notre devoir, et je m'en irai si vous voulez.

LA COMTESSE.

Votre femme!.. votre femme!.. moi, fille e'

veuve de comtes couronnés... Mais vous n'y pensez pas, Monsieur! Hélas! croyez-vous donc que ce soit possible, mon Dieu! savez-vous que le Grand-Duc est mon allié, qu'il a signé au contrat du comte d'Anspach, qu'il ne voudrait pas signer au vôtre?.. Nous ne sommes pas en France, Magnus; ici, sur cette terre féodale, le talent, la science, le génie, ne peuvent rien à la roture d'un homme. Pourquoi ai-je besoin de vous dire ces choses-là? Pour vous, Magnus, je me suis déshonorée dans un amour coupable: pour vous, j'ai souillé mon titre d'épouse, j'ai foulé aux pieds mes devoirs de femme... Eh bien! le monde me pardonnerait tout cela!.. mais vous épouser! ce serait déshonorer ma famille, ce serait jeter une barre de mésalliance dans mon noble écusson... ils ne me le pardonneraient jamais!

WERNER.

Soyez donc plus franche, Marguerite; n'attribuez donc pas au monde le motif d'une répugnance qui vous est toute personnelle. Eh non! c'est toi qui ne veux pas te mésallier! c'est toi qui crains de rougir! Que c'est beau, que c'est grand, Madame!.. Au fait, je ne suis rien, moi! celui que les prêtres décrient et dénoncent, celui que le peuple raille, celui qui fait trembler, quand il parle, les vieilles monarchies théocratiques, celui-là n'est rien, parbleu! A votre aise, noble Comtesse; allons, parez bien haut votre front illustre des chiffons que vos ancêtres ont humblement ramassés dans la boue qui coule autour des trônes! Vous ne voulez pas de moi, vous avez peur de faire rougir votre famille... mais vous n'entendez donc pas, insensée que vous êtes, le monde dire partout à cette famille que j'ai été votre amant, et que votre prétendue filleule est une fille naturelle! Vous aimez mieux qu'il en parle toujours, ce monde, que de le faire taire en déclarant une fois qu'il n'a pas menti.

LA COMTESSE.

Mais, mon Dieu, mon Dieu! laissez-moi! épargnez-moi! Que puis-je dire? que puis-je faire? je ne sais pas... J'hésite encore, Monsieur... Donnez-moi du temps pour réfléchir... Ce n'est pas ma faute, mon ami, ces préjugés sont si respectés partout!..

WERNER.

Pardon, Marguerite, pardon! oubliez ce que je vous ai dit de sévère... Je suis père, Madame... Je vous laisse. Au revoir!

(Il sort.)

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, seule.

Comme il m'a parlé!.. Pas de ménagemens, pas de pitié!.. L'épouser! à mon âge!.. Éclairée comme je le suis sur son caractère; sans illusion, sans amour, enchaîner le reste de ma vie à cet homme, ne serait-ce pas anticiper de trop loin sur mon sort à venir?.. car Dieu n'aura pas non plus pitié de moi, sans doute!.. Que je souffre! C'est un crime que de songer à cela... Mais s'il avait pu lire dans mon âme, tandis qu'il me parlait, il aurait eu horreur de moi en me voyant écrasée sous la terrible nouvelle de ce matin!.. (Après une pause.) Il est donc mort! c'est donc fini!.. Dois-je vous en rendre grace, ô mon Dieu?.. L'image de ce malheureux jeune homme cessera-t-elle enfin de venir toutes les nuits s'offrir à moi comme à cette heure de péril et d'angoisse!

LA FOULE, dans la rue.

Le voilà! le voilà! ohé! ohé!

LA COMTESSE, regardant son bracelet.

Souvenir cher et funèbre, gage de désespoir et d'amour... te voilà donc seul à me rappeler mon fils!.. Oh! que je l'aurais aimé! Perdu, mort, peut-être, mais toujours perdu, il est là, cependant... il me parle... il me dit de faire ce que veut Magnus... Je t'obéirai, mon Frédéric, mon ange! Toi qui de là-haut me regarde et prie pour moi, sans doute...

LA FOULE, sous les fenêtres.

Ohé! ohé! à la potence, Oscar! à la potence, le bandit!..

LA COMTESSE.

Quel bruit! que se passe-t-il donc?

(Elle ouvre une fenêtre.)

LA FOULE, plus distinctement.

A la potence, Oscar! à la potence, le bandit! Huura! houra!

LA COMTESSE, revenant épouvantée.

Qu'ai-je vu? Oscar! C'est lui, c'est son cadavre qu'ils traînent et déchirent sur le pavé! Mon Dieu! mon Dieu! pitié et miséricorde pour son âme! (Elle tombe agenouillée.)

SCÈNE V.

LA COMTESSE, UN DOMESTIQUE, suivi d'OSCAR.

LE DOMESTIQUE.

Madame la Comtesse, voici quelqu'un qui veut absolument...

LA COMTESSE.

Que vois-je?.. ah!

(Le domestique, voyant la frayeur de sa maîtresse, veut entraîner Oscar qui se dégage, s'approche de la Comtesse, et lui montre son anneau.

OSCAR, à demi-voix.

Secours et silence, Madame!

LA COMTESSE, épouvantée.

Que me voulez-vous?

OSCAR, bas, et montrant le domestique.

Je ne puis rien dire devant cet homme... renvoyez-le. (La Comtesse hésite à renvoyer le domestique; Oscar s'en aperçoit, et montre la porte à celui-ci, qui paraît ne pas comprendre.) Allons! sortez! Vous voyez bien que Madame désire être seule avec moi!..

(Le domestique sort; Oscar va précipitamment fermer la porte du salon.)

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, OSCAR.

(La Comtesse voit avec terreur ce que fait Oscar, et le regarde sans oser ouvrir la bouche.)

OSCAR, venant à elle.

Madame!.. je vous ai sauvé la vie!..

LA COMTESSE.

Monsieur!..

OSCAR.

Oh! Madame, j'ai peu les habitudes de votre monde, encore! Peut-être ne faudrait-il point vous jeter ainsi ma créance au visage; peut-être, venant à vous comme suppliant, devrais-je m'agenouiller pour vous dire cela?

LA COMTESSE.

Non, ce n'est point à genoux qu'on vient demander service pour service!.. Cet anneau, ce bracelet... vous donnent le droit de me parler haut, Monsieur... Ainsi, que puis-je faire? qu'exigez-vous de moi?

OSCAR.

Vous m'avez dit, Madame : S'il arrive jamais que vous quittiez cette existence funeste pour une autre plus digne de vous, en quelque lieu que vous soyez, venez à moi! J'ai obéi, j'ai quitté ma vie de sang et de feu pour celle que vous voudrez me faire. J'ai tout jeté derrière moi, jusqu'à mon nom! Le brigand Oscar n'existe plus...

LA COMTESSE.

La foule, tout à l'heure, traînait un cadavre en poussant d'horribles cris de joie... j'ai entendu nommer Oscar!

OSCAR.

C'est vrai, Madame... Pour ne pas se faire pendre, le brigand s'est tué... Tout à l'heure, je me suis vu passer sous vos fenêtres, escorté de soldats qui avaient encore peur de moi, tout mort que j'étais; et dans un instant (Il ouvre la fenêtre qui donne sur la place publique.) votre bonne ville ira voir, se balancer à son gibet, un pauvre diable que vos imbéciles de bourgeois prendront pour Oscar, et qui n'est autre que son obscur lieutenant frappé par moi.

LA COMTESSE.

Comment?

OSCAR.

Ce n'est point un crime, je vous le jure! je n'ai fait que me défendre; il m'espionnait, il allait me vendre et me livrer! Écoutez-moi, écoutez-moi, Madame!.. Je vous ai sauvé la vie; car ils vous auraient tuée, sachez-le bien! Et parmi ces hommes, parmi ces nobles juges qui ont mis ma tête à prix, combien il y en a qui vivent et qui seraient morts si je n'eusse crié aussi merci pour eux!.. Oh! je suis las, je suis las de porter à moi seul les crimes de toute ma bande!.. je les renie, je m'en dégage, il n'y a plus d'Oscar... l'homme qui vous parle, se nomme Frédéric de Muldorf, et Frédéric de Muldorf vient demander à la noble comtesse d'Anspach, appui, secours et protection : trois choses promises au bandit Oscar, par la comtesse d'Anspach.

LA COMTESSE.

Et la Comtesse dégagera sa parole... n'est-ce pas là ce que vous voulez dire? Enfin, que vous faut-il? parlez...

OSCAR.

Que sais-je, moi, Madame? J'étais là-bas, chef et puissant parmi les miens, qui tremblaient, marchaient, tuaient et tombaient morts à mon moindre geste. J'avais un nom illustre, je m'étais vu jouer au théâtre de Darmstadt, j'avais entendu chanter mes exploits dans les auberges! Tout-à-coup, une voix douce comme celle d'un ange, est venue m'appeler et m'a dit : Regarde-toi. Alors, Madame, j'ai senti qu'un voile me tombait des yeux, je me suis vu tel que j'étais, j'ai eu peur et pitié de moi. J'ai secoué avec horreur la sanglante auréole qui m'entourait le front; de démon, j'ai voulu devenir homme; j'ai suivi la voix que j'entendais toujours m'appeler et je suis venu. Maintenant, me voilà, Madame... vous m'avez devant vous, timide et docile comme un enfant : où vous me direz d'aller, j'irai : ce que vous voudrez que je fasse, je le ferai : mais parlez-moi, dirigez-moi, commandez-moi; car, voyez-vous, il me serait peut-être impossible de faire un pas seul, sans retomber dans le crime! En un mot, Madame, sauvez-moi de moi-même! je me livre, je m'abandonne à vous! car je ne sais quelle puissance émane de votre être et subjugue le mien, mais vous me diriez : Oscar, il me faut ta vie... que je me tuerais à l'instant.

LA COMTESSE.

Ne parlez pas ainsi! non! non!.. Vous avez bien fait de venir à moi : je ne tromperai point votre espoir... Voyons, dites!.. je suis riche, j'ai du pouvoir... Où voulez-vous aller pour ne pas être reconnu?

OSCAR.

Reconnu! par qui? mes compagnons et mes juges me croient mort!.. Qui peut se vanter, hors mes frères d'armes et vous, d'avoir jamais vu mon visage? Dans huit jours, tout le monde m'aura oublié.

LA COMTESSE.

Oh! que non! il faut quitter l'Allemagne. Je vous donnerai de l'or... tant que vous en voudrez.

OSCAR.

De l'or! à moi? je n'en veux pas! Gardez-le votre or! Je suis riche aussi, moi!.. Offrez donc l'aumône à celui qui donnait cette nuit vingt mille florins aux pauvres de la ville!.. Ah! Madame! c'est une dérision!

LA COMTESSE.

Qu'êtes-vous donc venu chercher ici, alors?.. Que peut donner une femme comme moi à un homme comme vous, si ce n'est de l'or?..

OSCAR.

Ah! Madame!.. ah! je vois bien que j'ai été un fou et un misérable, quand j'ai pu croire un moment que la comtesse d'Anspach, une dame de la ville, ne voudrait pas me payer avec de l'or!.. Pauvre insensé, qui s'est venu prendre ainsi aux promesses d'une grande dame!.. (On entend les cris de la foule. Il regarde par la fenêtre.) Oh! oui, j'ai eu tort de te tuer, pauvre Hermann... Mais tu seras vengé... A cette populace qui croit me tenir parce qu'elle traîne ton cadavre, je vais me livrer vivant, en criant

moi-même mon nom dans toutes les rues, en disant : Voyez-vous, là ? quand j'étais chef de brigand, j'ai sauvé la vie à la noble comtesse d'Anspach, et tout à l'heure elle m'a chassé de chez elle comme un mendiant qui trouve l'aumône trop légère... Allons, allons!.. Cependant, il y avait de la force en moi, il y avait l'instinct des grandes choses!.. je le sens; mais il faudra que cela s'étouffe et meure!.. Oscar, la noble société ne veut pas de toi. Adieu, Madame !..

(Il va vers la porte et l'ouvre.)

LA COMTESSE.

Arrêtez!.. (A part.) Que faire ?.. Il m'intéresse, il me touche, il me met les larmes aux yeux!.. Mon Dieu! est-ce ta voix qui crie dans mon cœur ?.. Faut-il... (Haut.) Vous ne voulez donc pas quitter l'Allemagne ?

OSCAR, revenant avec précipitation.

Oh! non, ma bienfaitrice, non! vous que Dieu a jetée sur ma route pour me sauver de l'échafaud qui m'attirait à lui de toute sa puissance, ne m'éloignez pas de vous, ne me perdez pas si vite après m'avoir sauvé... Je veux devenir votre orgueil, je veux qu'un jour vous soyez fière de moi; je veux employer au bien la dévorante énergie qui ne m'a encore servi qu'au mal, je veux me rendre deux fois illustre, pour qu'une célébrité compense l'autre; mais j'ai besoin de vous pour cela, il ne faut pas que je vous quitte, il faut que dans ce monde inconnu vous me donniez la main pour marcher, ou je me perdrais encore! N'ayez pas peur de moi; mon cœur s'est amolli; ma tête est désarmée comme mon bras... Ne me chassez pas, je vous en conjore! (Il se jette à ses genoux.)

LA COMTESSE, hors d'elle-même.

Eh bien !.. j'y consens... vous resterez... j'aurai soin de vous... je vous le promets, je vous le jure. Mais relevez-vous, pour Dieu, relevez-vous donc!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, WERNER.

WERNER, apercevant Oscar.

Ah! (Venant à la comtesse.) Madame, quel est donc cet étranger ?

(Oscar et Werner se regardent curieusement.)

LA COMTESSE, dans le plus grand trouble.

C'est une personne qui m'est recommandée... Mais vous venez chercher ma réponse, n'est-ce pas?..

WERNER, regardant Oscar.

Oui... oui... Madame... je viens... Vous refusez, sans doute ?

LA COMTESSE.

Oui, Monsieur, je refuse. (A Oscar.) Vous resterez.

FIN DE LA PREMIÈRE ACTION.

DEUXIÈME ACTION.

LA BOURSE.

Le théâtre représente un intérieur de Bourse, avec un parquet au fond séparé de l'avant-scène par des colonnes. Tables noires, avec papier, encre et plumes, sur le devant.

SCÈNE I.

DEUX COULISSIERS, NÉGOCIANS, AGENS DE CHANGE.

PREMIER COULISSIER.

Les fonds français descendent toujours. Heureux qui achète!

DEUXIÈME COULISSIER.

Malheureux qui vend!

PREMIER COULISSIER.

Le cinq a déjà dégringolé la dizaine au-dessous du pair... et ce n'est pas fini... Que de gens vont se ruiner !

DEUXIÈME COULISSIER.

Que de gens vont s'enrichir !

PREMIER COULISSIER.

Oui, oui, grand déplacement de fortunes aujourd'hui... Les florins changeront de poches!

DEUXIÈME COULISSIER.

Mais pourquoi donc cette déroute?

PREMIER COULISSIER.

La guerre est déclarée à la France.

DEUXIÈME COULISSIER.

Bah! les journaux du matin annoncent le contraire.

PREMIER COULISSIER.

La guerre est déclarée. Je le savais des premiers, moi, et de bonne source.

SCÈNE II.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC DE MULDORF, richement vêtu.

FRÉDÉRIC, au premier coulissier.

Vous n'avez pas vu à la Bourse le banquier Jordans?

PREMIER COULISSIER.

Non, Monsieur, il n'est pas encore arrivé.

FRÉDÉRIC.

Dès qu'il paraîtra, dites-lui, je vous prie, que M. de Muldorf l'attend au parquet.

(Le coulissier s'incline; Frédéric s'éloigne.)

SCÈNE III.

DEUX COULISSIERS, LA VOIX du Parquet.

PREMIER COULISSIER, avec mystère.

Je tiens la déclaration de guerre directement

du cousin de l'intendant de M. Jordans, qui la tient de M. de Muldorf, qui la tient lui-même du ministre en personne. Les Français sont entrés en Allemagne.

DEUXIÈME COULISSIER.

Oh! si M. de Muldorf est là-dedans, je te crois. En voilà un qui est toujours bien informé. Depuis qu'il joue ici, il n'a pas perdu une seule fois; aussi il mène un train par la ville.

PREMIER COULISSIER.

On n'est pas pour rien le protégé de la comtesse d'Anspach. On n'a pas de hautes relations pour n'en pas profiter... La moitié de la garnison part ce soir.

LA VOIX DU PARQUET.

Quatre-vingt-cinq!

DEUXIÈME COULISSIER.

Toujours la baisse!

SCÈNE IV.

LES MÊMES. JORDANS.

JORDANS, aux coulissiers.

Avez-vous vu M. de Muldorf, ici?

PREMIER COULISSIER.

Il vous attend au parquet. Nous allons lui dire que vous êtes arrivé.

(Les coulissiers s'éloignent; Jordans va les suivre, quand il est abordé par Werner.)

SCÈNE V.

JORDANS, WERNER.

WERNER.

Un mot. Avez-vous traité avec M. de Muldorf.

JORDANS.

Pas encore.

WERNER.

Tant mieux.

JORDANS

Je le cherche pour conclure.

WERNER.

Et moi je vous cherchais pour vous en empêcher. Il faut que vous soyez bien mon ami, si je vous dis ce que je veux vous dire.

JORDANS.

J'écoute.

WERNER.

Les fonds français baissent, et M. de Muldorf veut acheter?

JORDANS.

Oui.

WERNER.

Connaissez-vous bien cet homme?

JORDANS.

Si je connais le meilleur juge de la ville! Certes.

WERNER.

Prenez garde... Il a trop de bonheur pour être honnête!

JORDANS.

Quel langage!

WERNER.

Soit dit entre nous: depuis deux ans bientôt que cet étranger a mis le pied chez la comtesse d'Anspach, je l'épie et je le surveille. D'où vient-il? comment s'est-il présenté? le savez-vous, vous qui le connaissez? Nul ne le sait. Selon la Comtesse, nous aurions affaire à un jeune seigneur du pays de Bade, où elle l'aurait trouvé de bon secours en un moment de danger, lors de son dernier voyage à la recherche de notre enfant. (Il serre vivement la main de Jordans, qui paraît ému.) Toujours est-il vrai que ce prétendu seigneur badois s'est posé subitement comme un obstacle insurmontable entre la Comtesse et moi. Je suis disgracié, Jordans! et si je reste encore chez elle à côté de cet homme, c'est à cause de ma fille, que je ne puis laisser seule et sans protecteur dans une maison où il vient tous les jours, où bientôt il demeurera sans doute.

JORDANS.

Vous croyez que la Comtesse...

WERNER.

La Comtesse est séduite... Elle a oublié ce qu'elle doit à sa fille, au souvenir même de son fils. Elle ne songe plus qu'il peut exister au monde un autre Frédéric que ce Frédéric de Muldorf, et jetant là toute affection, toute convenance, elle s'est affichée la protectrice d'un aventurier; elle le pousse ouvertement; elle l'a fait riche; elle sollicite pour lui la présidence de la cour de justice criminelle; elle l'aime, enfin.

JORDANS.

Il a rendu de grands services au pays: la mort d'Oscar, la découverte de sa bande, méritaient de grandes récompenses, et Mme d'Anspach...

WERNER.

Qu'elle l'aime, peu m'importe!.. Vous comprenez bien qu'à présent la Comtesse et moi nous avons passé l'âge, elle d'exciter la jalousie, moi de la ressentir. Aussi n'est-ce pas l'amour, mal séant aux cheveux gris, qui est blessé en moi et qui se plaint ici: c'est l'amour paternel. Vous savez si j'ai cet amour profondément gravé au cœur; vous savez mieux que tout autre si j'ai pleuré l'enfant que je vous avais confié, mon ami... et que vous n'avez pu me rendre!..

JORDANS.

J'entends bien... Mais quel rapport cela peut-il avoir avec la baisse des fonds français?

WERNER.

Depuis tout à l'heure deux ans que le nom inconnu de Muldorf a été prononcé ici pour la première fois, celui qui le porte est devenu aussi puissant que feu l'honorable comte d'Anspach, car il aura sa place; aussi riche que vous, banquier Jordans, ses valets sont plus dorés que les vôtres, ses chevaux valent mieux que les vôtres... Que dites-vous d'un avancement si subit?

JORDANS.

Il a gagné beaucoup à la Bourse.

WERNER.

Comment appelez-vous le joueur qui sait de quoi il retournera en proposant des cartes?.. M. de Muldorf n'a jamais éprouvé un échec ici. La fortune y met de l'entêtement, convenez-en; elle lui montre une constance qu'elle n'a d'habitude que pour les fripons... Si donc il avait

inventé cette déclaration de guerre pour acheter à vil prix...

JORDANS.

Mon ami Magnus, vous êtes un savant médecin, mais vous n'êtes pas fort spéculateur. La baisse est trop grande pour provenir d'un faux bruit.

WERNER.

Si vous le connaissiez comme moi! si vous pouviez, comme moi, lire son âme sur son front! Long-temps j'ai observé celui qui devait être l'ennemi de ma fille, puisqu'il était l'amant de la mère : dans la vie de cet homme, il y a du mystère, et dans sa physionomie, du crime. Dès qu'il aura acheté, la rente remontera. Tenez-vous pour averti et ne vendez pas! (Il sort.)

SCÈNE VI.

JORDANS, seul.

Pauvre Werner! c'est le regret de son enfant perdu qui l'aigrit ainsi et lui rend tous les hommes suspects; et puis, les tristes prévisions de son système ne le quittent plus... Aujourd'hui, par exemple, à l'entendre, on prendrait la Bourse pour une caverne. Voilà un juge, à présent, qui est un voleur! O crânologie! Je gage que M. de Muldorf aura ôté son chapeau devant Magnus. On ne peut plus avoir la tête nue à côté de cet homme... Moi, j'étais presque un voleur aussi! J'avais, me disait-il l'autre jour, l'organe de l'acquisivité beaucoup trop développé!.. Ah! ah! me voyez-vous disant à un acheteur : Découvrez-vous, s'il vous plaît, que je vous tâte le crâne avant de traiter avec vous. Sûrement, Magnus est fou... Pourtant, si cette baisse n'était que factice!..

SCÈNE VII.

JORDANS, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, accourant vers Jordans.

Je vous évite autant que je puis, mon cher monsieur Jordans; je vous trouverai plus traitable à la clôture qu'à cette heure, et plus encore à l'ouverture de demain qu'à la clôture d'aujourd'hui.

JORDANS.

Peut-être.

FRÉDÉRIC.

Oh! la baisse n'en restera pas là!

LA VOIX DU PARQUET.

Soixante-dix-neuf!

FRÉDÉRIC.

Vous entendez! Voulez-vous conclure!..

JORDANS.

A soixante-dix-neuf?

FRÉDÉRIC.

A soixante-dix-huit. Dépêchez-vous. Vous allez dépérir encore.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, WOLF, rôdant depuis quelques instans à la Bourse, et se rapprochant d'eux.

JORDANS, tirant de son portefeuille un papier qu'il signe et présente à Frédéric avec une plume.

Signez donc!

(Il remet le portefeuille dans sa poche; Wolf le lui escamote tandis que Frédéric est occupé à signer.)

FRÉDÉRIC, ayant signé, à part.

Maintenant, la paix et la hausse. (A Jordans.) Dieu vous garde, Monsieur Jordans.

(Jordans sort.)

SCÈNE IX.

FRÉDÉRIC, WOLF.

FRÉDÉRIC.

Pourvu que le bruit de guerre soit démenti avant la clôture! (Il appelle un garde de la Bourse et lui remet une carte après y avoir tracé quelques signes.) Wilhem, au commissaire Hoffmann... Quelle heure est-il?.. (Il regarde à sa montre.) C'est cela! j'ai le temps!.. (Il replace sa montre dans son gousset; Wolf met la main sur la chaîne.) Halte-là!.. (Oscar saisit le bras du voleur.) Wolf!..

WOLF, reculant.

Oscar!

FRÉDÉRIC, à part.

Maudite rencontre!

WOLF, se rapprochant.

Est-ce bien toi, Oscar?.. Je veux voir, moi... (Il l'examine en face.) C'est lui! c'est bien lui!.. Je vois Oscar!..

FRÉDÉRIC, effrayé.

Chut!..

WOLF, à demi-voix.

Et moi qui le croyais mort! En voilà, une surprise! Moi qui l'ai pleuré comme un fils unique... Quel bonheur! j'en suis fou... Tiens, je pleure encore, mais c'est de joie... Embrasse-moi, mon fils, mon cher Oscar!..

(Il se jette à son cou.)

FRÉDÉRIC.

Ce n'est pas Oscar que je m'appelle, c'est Frédéric de Muldorf.

WOLF.

Je te croyais mort et pendu!.. C'était dans les journaux... et quand je t'ai revu là, tout vif, sur tes deux jambes, tu m'as fait peur, tu m'as coupé la respiration... tu m'as tout étourdi de peur, de bonheur... Je ris, je pleure... je ne peux plus parler...

FRÉDÉRIC.

Contiens-toi; tout le monde nous regarde.

WOLF.

Qu'ils nous regardent! qu'est-ce que cela me fait?.. Mon cher enfant! mon capitaine! Et dire que j'allais te voler!.. hein? je ne me le serais jamais pardonné... Mais, laisse-moi donc t'examiner encore!.. Comme tu es mis, à cette heure! tu es cossu! tu as profité, ici; l'air de la ville t'es bon... Il paraît qu'il n'y a rien de tel que de se faire assassiner pour se bien porter. Mais... quelles sont donc tes occupations?

FRÉDÉRIC.

Je suis juge.

WOLF.

Pas possible! (Il rit à gorge déployée.) Ah! cette idée!

FRÉDÉRIC, riant lui-même.

Qu'y a-t-il d'extraordinaire à ce que je sois juge? Dans le temps, n'avais-tu pas fait de moi un avocat? En rentrant dans le monde, j'ai repris mes premières armes, et maintenant je ne plaide plus devant les autres; ce sont eux qui plaident devant moi. Et toi?.. je n'ai pas besoin de te demander ce que tu fais?..

WOLF.

Ah! mon Dieu! toujours à peu près la même chose. Depuis que tu es juge, il s'est passé bien des événemens chez nous. Sans toi, je serais mort de chagrin!.. Quelque temps après ton départ, la compagnie fut découverte et détruite. J'échappai par miracle au massacre général. Je soupçonne fort Hermann de nous avoir dénoncés. Il était parti le premier à ton exemple, et je ne sais plus ce qu'il est devenu. Moi, je me suis mis en route pour tâcher de te rejoindre; mais en arrivant ici, j'appris ta mort. Je commençai par porter ton deuil, je volai un habit noir tout neuf: et depuis, je continue comme tu vois. Tu m'as pris sur le fait, tu m'as retrouvé là dans l'exercice de mes fonctions. Mais on dirait que tu n'es pas content de me revoir?

FRÉDÉRIC.

Moi! je suis enchanté!.. Mais si tu m'aimes, rappelle-toi bien qu'Oscar a été pendu en place publique.

WOLF.

Convenu!.. Oscar repose en paix... tu t'appelles Frédéric de Mol... de Mil... de Muldorf... Très bien! j'y suis.

FRÉDÉRIC.

Et si tu t'aimes, quittes un métier qui fera pendre Wolf à la même potence.

WOLF.

Il faut bien gagner sa pauvre vie. Juge, je ne te demande rien.

FRÉDÉRIC.

Tu seras donc incorrigible?

WOLF.

Que veux-tu! j'ai la passion de ce qui reluit ou de ce qui sonne en dehors ou en dedans des poches. On ne redresse pas les bossus à cinquante ans! Je serai bien décidé un matin, par exemple, à être l'homme le plus vertueux de la terre, à renoncer au foulard, à la montre, au portefeuille; si par malheur, le soir, je trouve sous mes yeux une breloque qui pend, une chaîne qui brille, un portefeuille qui dépasse, v'lan, les doigts me démangent, ma tête se monte, le diable me tente; et si l'objet est à ma portée, j'ai un mal de nerfs qui me force d'allonger le bras et de serrer la main, et adieu la vertu. Dans ces momens-là, je ne connais plus personne, je volerais mon père, en me supposant un père, et en lui supposant une montre; je t'aurais peut-être volé toi-même, mon camarade, mon fils!.. Mais, franchement, si j'avais su à la montre de qui je me laissais aller, j'aurais mieux repoussé la séduction. Tu vois bien qu'il est bon d'avoir des amis partout.

LA VOIX DU PARQUET.

« Avis communiqué. »

FRÉDÉRIC, à Wolf.

Tais-toi.

LA VOIX DU PARQUET.

« Le public est prévenu que le bruit d'une déclaration de guerre à la France, qui s'est répandu aujourd'hui à la Bourse, est dénué de tout fondement. La paix n'a jamais été mieux établie entre les deux puissances.

» Le commissaire de la Boursé, HOFFMANN. »

FRÉDÉRIC.

O bonheur!

LA VOIX DU PARQUET.

Quatre-vingt-cinq.

WOLF.

Que se passe-t-il donc?

LA VOIX DU PARQUET.

Quatre-vingt-dix.

FRÉDÉRIC, transporté.

J'ai gagné cent mille florins!

WOLF.

Cent mille florins!

FRÉDÉRIC, hors de lui.

Cent mille florins, enlevés d'un coup, au banquier Jordans.

WOLF.

A ce particulier que tu *faisais* là... tout à l'heure?.. J'entends... tu lui as volé cent mille florins.

FRÉDÉRIC, avec hauteur.

Wolf!..

WOLF.

Le beau coup!.. c'est mieux que moi.

FRÉDÉRIC, reprenant la nature d'Oscar.

A la bonne heure! la somme en vaut la peine, n'est-ce pas?

WOLF.

Juge et voleur; ah ça, il paraît que tu cumules...

FRÉDÉRIC.

Une dernière fois pour toutes, Wolf, écoute-moi; je ne te prêcherai point vertu; nous parlerions mal cette langue. Mais, si tu n'as pas la tête plus dure que le cœur, comprends bien ceci. Dans un pays comme le nôtre, où l'argent est tout, où l'honneur et le mérite personnel ne sont rien, où le moindre droit civil et politique se paie, où la loi regarde le pauvre comme non-avenu et demande à l'homme s'il est riche avant de le dire citoyen, il arrive que la société, fondée ainsi sur des intérêts seulement matériels, démoralise ses membres, les corrompt, les pousse forcément à acquérir par tous les moyens possibles, et tend à faire d'un peuple une bande de voleurs. Les uns seront francs, comme toi, les autres, retiens bien, seront habiles...

WOLF.

Comme toi.

FRÉDÉRIC.

Tu comprends. Le vol, qui est le plus mortel ennemi d'une telle société, en découle pourtant comme une infaillible conséquence. C'est le ver qui naît dans le fruit et qui le ronge. C'est l'enfant qui tue sa mère! Aussi, la société se défend de lui et le traite avec une rigueur peu maternelle! Nous sommes tous les deux en plein dans la conséquence du principe social. Misérables tous les deux, nous avons vécu aux dépens de ce monde; mais j'ai une autre méthode que toi,

et je m'en trouve assez bien. Vois où j'en suis et où tu en es, mon pauvre Wolf, avec tes vols classiques! Si un autre que ton ami le juge t'eût pris ici sur le fait de la montre, tu étais un homme arrêté, et moi, je gagne impunément cent mille florins; moi, je suis atteint et convaincu d'avoir triché toute ma fortune, d'avoir joué à coup sûr, et cependant je suis riche et honoré, je juge au lieu d'être jugé. Mon sort vaut-il le tien?..

WOLF.

Il vaut cent mille florins mieux! Tu as raison, je veux devenir honnête homme, faire de grands coups comme toi. Gueux de Wolf! qui gagne si péniblement ta vie à l'adresse du poignet, meurs et vas retrouver Oscar. (Il se serre le cou en signe de mort.) Je suis mort! comment m'appelles-tu maintenant? Une fois mort, avec tes protections au tribunal, je pourrai bien être huissier?

FRÉDÉRIC.

Tu renonces dès aujourd'hui à ton ancienne vie?

WOLF.

A ma vie, à ma peau! je fais peau neuve. Un voleur retourné, quelle étoffe d'huissier! Tu seras toujours mon chef. Allons... purifie-moi!.. le baptême!.. (Il croise les mains.) Mais non... permets à Wolf d'exister encore la nuit prochaine... Tu m'as dit qu'il fallait de l'argent pour être honnête dans le monde honnête; avant de mourir, je veux gagner de quoi y vivre; d'autant plus qu'il ne s'agit pas cette fois de bagatelles, d'une simple montre, ni même d'une pendule... c'est une affaire superbe et digne de toi. Il y a des florins.

FRÉDÉRIC.

Encore une escroquerie!

WOLF, avec mystère.

Fi donc! un vol colossal, une affaire à main armée, la nuit, avec effraction, dans un lieu habité; comme au bon temps, enfin, de la forêt de Darmstadt!.. Nous devons cette nuit, moi et des nouveaux, nous introduire chez la comtesse d'Anspach!..

FRÉDÉRIC.

Chez la comtesse d'Anspach?

WOLF.

Oui. Est-ce que tu voudrais en être, Oscar?

FRÉDÉRIC.

Misérable!

WOLF.

Ah! pardon, j'oubliais que je parlais à M. de Muldorf..

FRÉDÉRIC.

Et à quelle heure?

WOLF.

Non, non, non!.. Je me souviens des devoirs de la profession.

FRÉDÉRIC.

Comment? tu te défies de moi?..

WOLF.

C'est à minuit.

FRÉDÉRIC, réfléchissant.

A minuit!..

WOLF, à part.

Il réfléchit beaucoup!..

FRÉDÉRIC.

C'est une folie que vous faites là!.. l'hôtel de la Comtesse est plein de monde... il y a une armée de domestiques...

WOLF.

N'importe. (A part.) Bon! il croit que nous en voulons à la maison de la ville, tandis que c'est au château d'Anspach! Enfoncé, le magistrat! Autrefois il eût deviné. Il s'est abruti dans la société. (Haut, d'un ton goguenard.) Tu ne veux pas être de la partie?..

SCÈNE X.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, remettant une lettre à Frédéric.

De la part de madame la Comtesse.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

FRÉDÉRIC, WOLF.

WOLF.

Allons, j'espère que tu ne trahiras pas la confiance d'un vieil ami, qu'Oscar ne dira rien au juge! Depuis ton nouvel état, je ne sais plus si je dois te dire au revoir! Enfin, je te retrouverai toujours au tribunal, quand je voudrai prêter mon serment d'huissier.

(Il sort, et en s'en allant il vole deux mouchoirs dans le fond du théâtre.)

SCÈNE XII.

FRÉDÉRIC seul, lisant la lettre qu'on vient de lui apporter; puis WERNER et JORDANS.

« Mon cher Frédéric,

» J'ai rompu décidément avec le docteur. » Enfin! « Après une explication violente, dont vous avez été la cause, je ne puis rester une heure de plus sous le même toit que lui; je pars à l'instant, je lui abandonne ma maison de ville, et je me sauve de lui au château d'Anspach, où j'espère que vous viendrez me rejoindre ce soir même. Si vos affaires ne vous permettent d'arriver qu'à minuit, n'arrivez qu'à minuit, mais venez, une lieue est bientôt faite. Je compte sur vous. MARGUERITE. »

C'est un rendez-vous! L'heure y est. Voilà qui va bien. Wolf se trouvera face à face avec le docteur, et moi, tête à tête avec Marguerite... Parbleu! la couronne de comte irait bien à mon front!

(Il sort. Werner et Jordans reparaissent au fond du théâtre.)

LA VOIX DU PARQUET.

Cent-un. Clôture.

WERNER, à Jordans.

Je vous le disais bien, la rente a monté.

FIN DE LA DEUXIÈME ACTION.

TROISIÈME ACTION.

LA NUIT AU CHATEAU D'ANSPACH.

Le théâtre représente une galerie vitrée, ouvrant au fond sur un jardin. Une seule lampe, placée à hauteur de la main, éclaire la scène. Une psyché est à gauche de l'acteur. Porte latérale, à droite.

SCÈNE I.

CAROLINE, seule.

Minuit bientôt!.. c'est ici que mon bon Magnus m'a fait dire de l'attendre. Il veut me voir à l'insu de ma marraine... il a un secret à me révéler, et puis après je choisirai, dit-il, entre la Comtesse et lui!.. je cherche vainement à deviner.,. mais après tout... qu'ai-je à craindre? Magnus ne peut rien vouloir de moi, qui ne soit honorable, rien dont nous puissions rougir l'un ou l'autre. Ainsi, je l'attendrai... Excellent ami! Le voilà seul, à présent... le voilà privé des soins de sa Caroline... Oh! je tâcherai qu'il revienne dans la maison... Ma marraine et lui se sont fâchés à cause de M. Frédéric... Il faudra bien que je les réconcilie... Frédéric!.. Mais pourquoi penser à Frédéric? folle que je suis! c'est la Comtesse qu'il aime!.. Hélas! il ne songera jamais à moi... une pauvre orpheline sans fortune et sans nom! (Elle soupire.) J'entends marcher... sans doute c'est Magnus... (Elle regarde.) Non, c'est Frédéric! que vient-il faire, à cette heure? Oh! qu'il ne me voie pas!

(Elle se cache derrière la psyché.)

SCÈNE II.

CAROLINE, cachée, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Personne ne m'a vu entrer... c'est à merveille... me voici au lieu indiqué... attendons, maintenant..

CAROLINE.

Que vient-il donc faire ici?

FRÉDÉRIC.

Vraiment la fortune ressemble aux femmes. Elle sourit à l'audace... depuis ce matin, que de bonheur! le vieux juif Jordans me laisse lui gagner cent mille florins!.. ce soir, j'apprends ma nomination à la présidence de justice criminelle; enfin la Comtesse se brouille avec Werner et me donne rendez-vous à son château, la nuit!

CAROLINE.

Malheur à moi!

FRÉDÉRIC.

Tout me réussit. Il est vrai qu'au milieu de mon brillant horizon, j'ai vu apparaître un nuage... Wolf... mais, bah! il m'aime trop pour que j'aie beaucoup à craindre de lui... et d'ailleurs, dans ce moment même, à la ville, les gardes de la police m'en débarrassent peut-être pour toujours.

CAROLINE.

Quelles horribles paroles!.. mon Dieu!

FRÉDÉRIC, jetant les yeux sur la pendule qui est sur la cheminée à droite.

Minuit! la Comtesse se fait bien attendre...

CAROLINE.

Et Magnus qui va venir?..

(On entend du bruit en dehors; une croisée du fond s'ouvre à moitié.)

FRÉDÉRIC.

Du bruit à cette fenêtre!.. un homme!

Wolf passe sa tête par l'ouverture et voit Frédéric qu'il ne reconnaît pas d'abord.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, WOLF.

WOLF.

Du monde ici!.. sauve qui peut!..

(On voit paraître et disparaître plusieurs figures à travers le vitrage.)

FRÉDÉRIC, allant à Wolf.

Wolf!.. encore! oh! mais c'est une fatalité!

WOLF, qui allait s'enfuir aussi s'arrête en reconnaissant Oscar.

Oscar!.. c'est toi! Eh bien! voilà du guignon, par exemple! je ne pourrai donc plus faire un pas sans rencontrer mon juge? je le trouverai donc partout, le jour, la nuit?

FRÉDÉRIC.

Sauve-toi.

CAROLINE.

Ils se connaissent donc?

FRÉDÉRIC.

Sauve-toi... Demain, entends-tu? demain, je ne serai plus que le juge pour toi... Cette nuit, je veux bien encore...

WOLF.

Être Oscar... merci... ne va pas m'en vouloir si je t'ai dit une maison pour une autre... Hein?

CAROLINE.

Oscar!

WOLF.

Mais dis donc, est-ce que c'est ici que tu demeures?..

FRÉDÉRIC.

Non... Que t'importe?

WOLF.

Dam! à minuit!.. c'est ordinairement chez soi qu'on est... à moins que le comtesse d'Anspach...

FRÉDÉRIC

Eh bien! oui... mais va-t'en! va-t'en! en voilà assez, je pense.

WOLF, en se retirant, apercevant Caroline qui a fait un mouvement

Ah! diable! c'est juste. Pardon, je n'avais pas vu d'abord; respect à l'amour.

FRÉDÉRIC.

A l'amour! que veux-tu dire? je ne te comprends pas?..

WOLF.

Oui, mais si elle a entendu notre conversation, ça peut déranger tes affaires.

FRÉDÉRIC.

Que veux-tu dire? qui, qui donc, elle? tu m'impatientes!..

WOLF.

Ne fais donc pas le discret avec ton Wolf; tiens, cette jeune fille qui croit se cacher derrière cette glace...

FRÉDÉRIC.

Une jeune fille ici!.. Caroline!..

CAROLINE, sortant de sa cachette, avec effroi.

Ne m'approchez pas! ne m'approchez pas, Oscar!

FRÉDÉRIC.

Elle a tout entendu! damnation!

WOLF.

Diable! il paraît que ce n'était pas convenu! commençons par l'essentiel.

(Il éteint la lampe)

FRÉDÉRIC, saisissant Caroline.

Caroline!.. venez, venez!..

CAROLINE, d'une voix étranglée par la frayeur.

Laissez-moi, laissez-moi!

FRÉDÉRIC.

Jeune fille!.. il faut nous parler comme à ta dernière heure... dis, et ne mens pas surtout!.. tu étais là!

CAROLINE.

Au secours! au secours!

FRÉDÉRIC.

Silence! sur ta vie... pas un cri!.. tu sais tout, n'est-ce pas?

CAROLINE.

Grace, grace!

FRÉDÉRIC.

Caroline! Caroline! écoutez... il faut m'écouter; tout cela n'est pas vrai! vous avez eu peur, vous avez fait un rêve... Caroline, ma bonne Caroline! ne dites mon nom à personne! oubliez, oubliez, que je m'appelle Oscar!

CAROLINE.

Non, non, je vais le dire à ma mère... laissez-moi, laissez-moi!.. Des brigands ici!..

FRÉDÉRIC, au genoux de Caroline.

Caroline... tenez, je suis à genoux... je pleure... je prie... Je vous prie, comme on prie un ange, comme on prie Dieu!.. pitié!.. ne me perdez pas!.. oubliez ce que vous venez d'entendre... il y va de ma vie, il y va de la vôtre, peut-être!.. Oh! ne me désespérez pas, Caroline!.. je pourrais vous tuer!..

(Il la serre violemment.)

CAROLINE.

Non, non, je veux appeler! laissez-moi!

FRÉDÉRIC, arrache le poignard de Wolf.

Eh bien! la mort, donc!..

(Il veut se frapper.)

WOLF, l'arrêtant.

Oscar! Oscar! allons donc, est-ce que tu es fou... viens, les portes sont ouvertes... personne ne nous verra...

CAROLINE, cherchant dans l'obscurité.

Mais on ne vient donc pas, mon Dieu! il n'y a donc pas de secours à espérer, il n'y a donc rien, rien! (Elle trouve un cordon et sonne.) Ils vont me tuer! venez, venez!.. Muldorf, c'est Oscar!..

FRÉDÉRIC.

Oscar! toujours ce nom, ce nom maudit! ne le prononce pas, Caroline, tu le vois, ce nom me rend fou, et je suis armé!..

CAROLINE.

Vous êtes un assassin! au secours! au secours!

FRÉDÉRIC, la saisissant.

Tais-toi, tais-toi!

CAROLINE.

Non, non!

FRÉDÉRIC.

Non!.. eh bien!..

(Il la poignarde; elle tombe à ses pieds.)

WOLF.

Fuyons vite!..

FRÉDÉRIC, égaré, laisse tomber le poignard.

Je l'ai tuée!.. pauvre enfant!.. je l'ai tuée sans pitié!.. je l'ai punie de mes crimes! du sang, toujours du sang!

WOLF.

Fuyons!..

FRÉDÉRIC, il pleure et se penche vers Caroline.

Mais on ne peut donc pas la ranimer, mon Dieu, la réchauffer, la faire revivre! mon Dieu, mon Dieu!.. ma vie pour la sienne! Au secours! quelqu'un!.. au secours!..

(On entend un mouvement dans le château.)

WOLF.

Que fait-il?..

UN DOMESTIQUE, en dehors.

Par ici, par ici!

WOLF.

Allons, Oscar, reviens à toi... est-ce que tu n'entends pas?.. on vient, te dis-je! nous sommes perdus!.. (Il cherche à entraîner Frédéric, et s'élance vers une fenêtre.) A cette fenêtre... L'échelle est enlevée!.. quelqu'un en bas... A cette porte, du monde... du monde, partout... nous sommes prisonniers!..

FRÉDÉRIC, égaré.

Prisonniers!..

WOLF.

Comment fuir?

FRÉDÉRIC.

Fuir! prisonniers! qu'as-tu dit?...

WOLF.

On aura vu les autres; on aura entendu vos cris; du monde, partout... ils viennent, ils viennent!..

FRÉDÉRIC, avec explosion.

Attends, oui!.. nous sommes sauvés! Wolf, m'aimes-tu?

WOLF.

Comment? pourquoi?..

FRÉDÉRIC.

M'aimes-tu?

WOLF.

Tu le sais bien.

FRÉDÉRIC.

Pas un mot, pas un geste!.. laisse-moi faire!

WOLF.

Mais quoi?..

FRÉDÉRIC.

Tu m'aimes, n'est-ce pas? eh bien!.. prouve-le, voici l'heure!

WOLF.

Qu'est-ce que cela signifie?

FRÉDÉRIC.

Silence, je suis juge !.. je suis puissant ! ne crains rien !..

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LA COMTESSE, DOMESTIQUES, avec des flambeaux, WERNER.

LA COMTESSE.

Que se passe-t-il donc? quel bruit, grand Dieu !

FRÉDÉRIC.

Caroline est assassinée !..

LA COMTESSE.

Ah !..

WERNER.

Caroline ! (Il se précipite vers elle.)

FRÉDÉRIC.

Je suis venu trop tard !.. mais voici l'assassin... saisissez-vous de cet homme !..

(Les domestiques s'emparent de Wolf.)

WOLF, se laissant arrêter.

Moi !.. (A part.) Allons !.. encore ce sacrifice, pour mon enfant !

FIN DE LA TROISIÈME ACTION.

QUATRIÈME ACTION.

LA PRISON.

Le théâtre représente le préau d'une prison. Portes de cachot à gauche du guichet et à droite de l'acteur.

SCÈNE I.

WOLF, UNE SENTINELLE, qui va et vient au fond de la cour, séparée du préau par une grille.

WOLF.

Condamné à mort, et condamné par Oscar ! En voilà une vicissitude ! Partis tous deux de la forêt, nous nous sommes retrouvés en dernier lieu, lui, dans le fauteuil du président, moi, sur la sellette de l'accusé, l'un jugeant l'autre, et l'innocent, cette fois, à la place du coupable... avec quelle adresse il s'en est tiré ! Heureusement pour lui, que la jeune fille n'a pu déposer en témoignage ; heureusement qu'elle est, dit-on, comme si elle était morte, ayant perdu la raison en recouvrant la vie... mais, moi, il ne peut me laisser mourir ainsi, il a promis de me sauver... bandit d'Oscar, je n'ai rien à espérer, ni grâce ni appel... il le sait... et pourtant depuis un mois que mon arrêt est prononcé, j'attends tous les jours en vain... et demain c'est mon dernier jour ! (Bruit à la porte du guichet ; le guichetier entre.) Chaque fois que cette porte s'ouvre, au lieu d'Oscar, maintenant, je crois voir entrer le greffier qui m'apporte l'ordre d'exécution !..

SCÈNE II.

WOLF, LE GUICHETIER.

LE GUICHETIER.

L'heure de rentrer au cachot approche...

WOLF.

Déjà ?..

LE GUICHETIER.

Le temps vous paraît donc bien court ?

WOLF.

Dam ! quand on a vingt-quatre heures à vivre...

LE GUICHETIER.

C'est vous qui avez étrenné le nouveau président, on dit qu'il est fort habile !

WOLF.

Comme vous voyez, guichetier ! vous aurez de la besogne, avec ce juge-là !

LE GUICHETIER.

Il paraît qu'il sait son métier !

WOLF, haut.

Oui, il le sait ! (A part.) C'est pourtant moi qui ai payé ses maîtres ! (Haut.) Il a tellement entortillé l'affaire, que je me suis cru coupable un moment, vrai !.. (Quatre heures sonnent.)

LE GUICHETIER.

Quatre heures !

WOLF.

Si tard... déjà !..

LE GUICHETIER.

Allons, assez d'air pour aujourd'hui.

WOLF.

Il ne viendra donc pas... s'il m'oubliait... Non ! non ! (Un coup de marteau retentit en dehors du guichet. Wolf s'arrête.) On frappe, entendez-vous... (A part.) Je tremble... (Un second coup de marteau.) C'est le greffier !..

LE GUICHETIER.

On y va. (A part, en se dirigeant vers le guichet.) Il paraît que demain nous serons libres... (Il ouvre le guichet.) Qui est là ?

FRÉDÉRIC, en dehors.

Le président de la justice criminelle. Ouvrez.

WOLF, avec joie.

C'est Oscar ! (Le guichetier ouvre la porte.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC, enveloppé d'un manteau.

FRÉDÉRIC, au guichetier.

Laissez-moi seul avec le condamné Wolf.

LE GUICHETIER.

Comment ?.. Monseigneur veut...

FRÉDÉRIC.

Oui... sortez. (Le guichetier sort.)

SCÈNE IV.

FRÉDÉRIC, WOLF, LA SENTINELLE.

FRÉDÉRIC, se montrant à Wolf.

C'est moi, Wolf!

WOLF, après avoir regardé si quelqu'un peut entendre, s'approche de Frédéric avec attendrissement.

Te voilà!.. te voilà! oh! mon Dieu! c'est lui, tenez! il n'a pas oublié son pauvre Wolf... Tiens... personne ne nous voit... laisse-moi t'embrasser, veux-tu?

FRÉDÉRIC, avec répugnance.

Non! prends garde... il y a du monde ici... on peut nous voir... écoute-moi.

WOLF, amèrement.

Ah! c'est vrai!.. que penserait-on d'un juge qui se laisserait embrasser par un condamné à mort! (Il se cache la figure.) N'oublie pas ton rôle, Wolf, regarde comme Oscar sait le sien.

FRÉDÉRIC.

Pas ce nom!.. pas ce nom maudit!.. les murs nous entendent, tu ne sais pas cela, toi... écoute, Wolf, écoute-moi tranquillement, ne pleure pas, sois homme... ce que j'ai à te dire est grave.

WOLF.

Est-ce que je peux être tranquille moi? est-ce que je peux ne pas pleurer?.. Juge, je ne suis pas de fer et de plomb comme toi!..

FRÉDÉRIC.

Du calme, Wolf, je t'en conjure... ces soldats nous regardent, te dis-je!

WOLF.

Eh non!.. ils sont passés... il n'y a personne.

FRÉDÉRIC.

Voyons, alors!

(Il ouvre ses bras à Wolf, qui s'y jette en sanglotant.)

WOLF, s'essuyant les yeux.

A la bonne heure! à présent, je peux parler... je peux t'écouter! j'avais cela sur le cœur... j'étouffais! ce n'est pas ma faute... Eh bien!.. qu'est-ce que tu as à me dire?..

FRÉDÉRIC.

Je viens te sauver.

WOLF.

Me sauver! bravo! c'est parfait! c'est fameux! me sauver!.. Ah ça, je sentais donc l'avenir, ce matin, je me suis éveillé en riant et en chantant: ah! tu viens me sauver!..

FRÉDÉRIC.

Mais, tais-toi donc!.. faut-il crier cela à tue-tête!

WOLF.

Allons! allons! ne te fâche pas! me voilà muet.

FRÉDÉRIC, à voix basse.

Tu m'as sauvé l'honneur et peut-être la vie, Wolf...

WOLF.

C'est bon... c'est bon! ne parlons pas de tout cela.

FRÉDÉRIC.

Laisse-moi continuer... Le condamné a sauvé le juge, à présent le juge va sauver le condamné, et tous deux seront quittes, et tous deux ne doivent plus se revoir... (Il tire plusieurs objets de sa poche.) Voici une lime pour briser les barreaux de ton cachot, Wolf; une échelle de soie pour descendre dans le fossé; voici un crochet pour ouvrir la poterne du Nord qui est au bout du fossé à gauche; voici de l'or pour quitter l'Allemagne et vivre jusqu'à ce que je sache où t'en envoyer d'autre. Sois libre, mon vieux camarade, sauve-toi, fuis le plus loin possible, et puis, oublie mon présent comme mon passé, mon nom de Muldorf, comme mon nom d'Oscar!.. c'est dit... n'est-ce pas?

WOLF, attendri, regarde ce que vient de lui remettre Frédéric, avant de le cacher sous ses habits.

Merci, mon Oscar! merci... Tiens... veux-tu que je te dise... je m'attendais presque à tout cela; j'avais l'idée que tu me sauverais! Ainsi, il ne faut pas me savoir trop de gré de ce que j'ai fait, entends-tu? mais... dis donc, une seule chose m'inquiète...

FRÉDÉRIC.

Laquelle?

WOLF.

Tu as oublié des armes... il y a une sentinelle au bas de mon cachot...

FRÉDÉRIC.

Je le sais.

WOLF.

Eh bien?

FRÉDÉRIC.

Sois tranquille; elle ne te verra pas descendre.

WOLF.

C'est convenu?

FRÉDÉRIC.

Oui.

WOLF.

Bon! (Il cache le tout dans son gilet.)

FRÉDÉRIC.

Maintenant, adieu!..

(Il va pour s'en aller.)

WOLF, le retenant.

Attends donc!.. à présent que tout va être fini entre nous, que fils et père adoptifs vont se serrer la main pour la dernière fois, est-ce que tu ne me demanderas pas si je puis, ou non, te mettre sur les traces de ta famille?

FRÉDÉRIC, vivement.

Mais tu ne le peux pas!

WOLF.

Si fait! si fait!..

FRÉDÉRIC.

Pourquoi ne m'en avoir jamais parlé?

WOLF.

Parce que j'avais peur de te perdre... on est égoïste, quand on aime... Écoute: Il y a vingt-cinq ans, Oscar, marié contre le gré de mon père, qui dans sa colère m'avait déshérité, je venais de perdre ma femme, morte en donnant le jour à un fils qui mourut huit jours après sa mère. Une femme et un enfant, c'était tout mon bonheur! Désespéré, je me jetai alors dans la bande du célèbre Schinderhannes, le brûleur de châteaux. Un jour, le chef m'envoya en expédition contre une maison de plaisance, située à quatre lieues d'ici, et qui appartenait au conseiller aulique Jordans. A notre approche, maîtres et domestiques prirent la fuite, et nous laissèrent saccager la propriété tout à notre aise. C'était assez l'habitude partout où nous allions. En furetant du grenier à la cave, j'entrai dans

une petite chambre où il y avait un berceau... Tu étais dans ce berceau, Oscar...

FRÉDÉRIC, avec colère.

Moi! malheureux! qu'as-tu fait?

WOLF.

Pardonne, pardonne!.. quand je te vis là-dedans, si rose et si frais, me tendant tes petits bras avec un sourire gentil comme tout, je me mis à pleurer, moi! Je pensai à mon pauvre enfant qui était mort, et sans réfléchir au chagrin que je pouvais faire à ta mère, je t'emportai, fou de joie, comme quand on vint me dire que j'étais père, sans m'apprendre que j'étais veuf... La femme d'un bûcheron te servit de nourrice, et dès que je te crus en état d'apprendre quelque chose, je me mis à réfléchir que je n'avais pas le droit de disposer de ton existence comme de la mienne : je pensai qu'un jour tu pouvais retrouver tes parens, et qu'alors tu me maudirais peut-être de ne pas t'avoir fait honnête homme. Alors, quittant Schinderhannes et les forêts, j'allai m'établir à Darmstadt, j'y vécus de privations pendant dix ans, pour t'élever et te rendre savant : mon père mourut ensuite, il m'avait pardonné, il avait révoqué sa malédiction; mais le testament restait. On voulut me dépouiller de mes droits de fils, tu voulus me défendre devant les juges... et tu sais ce qui arriva.

FRÉDÉRIC.

Oui, je perdis ton procès parce que tu étais pauvre!.. Nous nous sommes bien vengés depuis!

WOLF.

Oui... Je tiens la société pour quitte à mon égard; elle devrait bien être aussi généreuse que moi!

FRÉDÉRIC.

Mais tu ne me dis pas si tu possèdes de quoi me faire reconnaître...

WOLF.

Hélas!.. j'ai peut-être ce que tu me demandes... mais j'hésite à te le donner... je t'ai si long-temps appelé mon fils!.. que j'ai fini par croire à ce que je disais!.. mon erreur est devenue ma vie, ce mensonge continuel que je me faisais, je l'ai pris pour une vérité... maintenant... il faut détruire tout cela... il faut que l'homme qui t'a nourri, qui t'a veillé quand tu étais malade, qui se dévouait pour toi hier encore, il faut que cet homme tombe à n'être plus rien qu'un voleur d'enfans... c'est bien dur, n'est-ce pas?.. Si tu voulais... tiens... regarde comme je pleure! si tu voulais... ce papier est là... je le brûlerais sans te le montrer!..

FRÉDÉRIC.

Non, Wolf, non!.. tu ne le peux pas! tu ne le dois pas!.. ce papier n'est pas à toi, il est à moi.

WOLF.

Aussi, est-ce pour cela que je te dis si tu voulais...

FRÉDÉRIC.

C'est bien assez déjà de ce que tu as commis, malheureux! M'avoir arraché à ma famille, à mon nom, à mon rang! Être cause de mon ignominie. Auteur de tous mes maux! les hommes ne sont que ce qu'on les fait! Qu'as-tu fait de moi? Sans toi, j'aurais vécu tranquille et honnête! Oh! je te rends responsable de tous mes crimes.

WOLF.

Tu ne comprends pas cela, toi... tu ne peux pas le comprendre... tu n'avais pas vu ton père... et moi j'avais vu mon enfant!.. tiens... prends!.. (Il découd la couture de sa veste et remet un parchemin à Oscar.) A présent, je ne suis plus rien pour toi!.. tu ne me dois rien... adieu!.. Me pardonnes-tu? m'embrasses-tu encore une fois?..

(Il va pour embrasser Frédéric, il s'arrête en voyant paraître le guichetier.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE GUICHETIER.

FRÉDÉRIC, au guichetier.

Reconduisez le condamné dans son cachot.

WOLF.

Encore un mot, M. le Président. (Il s'approche de Frédéric.) Avec ce papier, il y avait un bracelet; je l'ai perdu la nuit du château d'Anspach.

FRÉDÉRIC, entre ses dents.

Maladroit!

WOLF.

Adieu!.. n'oublie pas la sentinelle du fossé!

FRÉDÉRIC.

Je ne l'oublierai pas.

(Le guichetier fait rentrer Wolf.)

SCÈNE VI.

LE GUICHETIER, FRÉDÉRIC, LES SENTINELLES.

FRÉDÉRIC, lisant le papier.

Le bachelier Werner... singulier rapprochement!.. mais, ce n'est pas un titre, cela!.. c'est une note insignifiante!.. le bracelet voulait tout dire, sans doute... et il l'a perdu!.. Malédiction sur lui! (Il réfléchit long-temps.) Il faut en finir! il le faut! aujourd'hui, il m'aime, mais demain, un autre jour, il peut changer, et d'un mot me perdre! me perdre, lui, vieux et inutile au monde, et moi, jeune et plein d'avenir! Oh! je dois expier un jour par quelque bien tout le mal que cet homme a amassé sur ma tête! Avec cet homme, j'ai marché de crime en crime! pourquoi m'a-t-il enlevé de mon berceau? c'est mon mauvais génie, c'est l'obstacle qui m'arrêtera toujours, c'est un lien vivant qui me rattache encore à mon affreux passé! Oh! il faut en finir! il le faut! lui ou moi!

LE GUICHETIER.

Monseigneur a-t-il des ordres à donner?

FRÉDÉRIC.

Il y a une sentinelle dans le fossé, au bas du cachot de cet homme?

LE GUICHETIER.

Oui, Monseigneur.

FRÉDÉRIC.

Elle a ordre de tirer en cas d'évasion?

LE GUICHETIER.

Certainement.

FRÉDÉRIC.

Vous en mettrez trois... et toujours au guet! Le prisonnier Wolf est un homme adroit et hardi... vous m'en répondez...

LE GUICHETIER.

Je vous en réponds, Monseigneur.

FIN DE LA QUATRIÈME ACTION.

CINQUIÈME ACTION.

LA FÊTE.

Le théâtre représente une galerie du château d'Anspach, somptueusement préparée et illuminée pour une fête. — Au fond, les domestiques arrangent un riche couvert, séparé de l'avant-scène par des portes vitrées et garnies de rideaux.

SCÈNE I.

WERNER, JORDANS.

JORDANS.

Eh bien? comment va-t-elle aujourd'hui?..

WERNER.

Mieux... beaucoup mieux, mon ami... sa raison se fortifie tous les jours; seulement, la pauvre enfant paraît avoir perdu le souvenir de cette horrible nuit, et quand il nous arrive de lui en parler, aussitôt ses yeux s'égarent, son visage s'altère... elle s'évanouit... pauvre Caroline!

JORDANS.

Ainsi, vous n'avez encore pu savoir d'elle le moindre détail?

WERNER.

Mon Dieu, non, il n'y a rien à savoir de ce côté-là... Je n'ai plus d'autre moyen que ma science!

JORDANS.

Et vous êtes toujours décidé à l'employer cette nuit?

WERNER.

Oui.

JORDANS.

Au souper que donne la Comtesse pour fêter le brillant début du nouveau président criminel?

WERNER.

A la fête qu'elle donne pour célébrer la maladie de Caroline, sans doute? oui, il faut aller jusqu'au bout, tout faire pour découvrir la vérité, dussé-je y périr! Ensuite, la Comtesse et moi ne devons plus nous revoir.

JORDANS.

Vous savez ce qu'il vous convient de faire... en attendant, vos démarches pour remonter à l'origine de ce Frédéric, ont-elles donné quelque résultat?

WERNER.

Eh! mon Dieu non! J'ai su qu'il y avait en dans le pays de Bade, un baron de Muldorf et son fils Frédéric, et que depuis trois ans personne n'en avait plus entendu parler. Chacun croit le père et le fils morts, à ce qu'il paraît.

JORDANS.

Comment? le père n'a donc rien laissé là-bas?

WERNER.

Que sais-je, moi? voulez-vous que je vous dise, Jordans?.. il me semble que si le vieux baron de Muldorf revenait, le futur mari de la comtesse d'Auspach n'oserait pas l'appeler son père...

JORDANS.

Quelle idée! mais, chut! les voici... éloignons-nous un peu. (Ils sortent par le fond.)

SCÈNE II.

LA COMTESSE et FRÉDÉRIC, se donnant le bras.

FRÉDÉRIC.

Comment, Madame, le Grand-Duc, qui depuis un an n'a point quitté la résidence... le Grand-Duc que son âge et ses infirmités retiennent invisible à Stephenhof...

LA COMTESSE.

Oui, mon ami, Malgré son âge et ses infirmités, la sérénissime Altesse a dû se rendre aujourd'hui à la chancellerie et vous faire expédier elle-même la décoration que j'ai demandée pour vous. Ce soir, sans doute, on vous l'apportera... Eh bien? pourquoi cet air triste?..

FRÉDÉRIC, à part.

Pauvre Wolf!.. (Haut.) Ah! Madame, vous m'avez fait bien grand! me voilà monté bien haut, et malgré moi je regarde à mes pieds et j'ai peur en voyant d'où je suis parti. Savez-vous qu'il y a l'immensité entre ces deux points; et que si par hasard je tombais maintenant, on me ramasserait en poussière? Ah! c'est quelque chose de terrible qu'une élévation si rapide, Mme la Comtesse... un homme placé où vous m'avez mis, attire les regards curieux et jaloux de tous! pourvu que parmi les yeux innombrables qui le suivent et le couvent incessamment, il ne s'en trouve pas d'assez perçans pour découvrir la plaie hideuse qu'il cache sous ses habits de fête!..

LA COMTESSE.

Plus vous serez haut, moins ils verront Frédéric. Et, d'ailleurs, puis-je partager vos craintes, moi qui vous ai fait remonter à votre place naturelle, moi qui vous ai rendu un objet d'envie et respect pour le monde, et qui tous les jours en remercie le ciel, mon ami!

FRÉDÉRIC.

Oui, ce pays me doit quelque chose, en effet!

Le Juge Muldorf a fait plus de bien que le brigand Oscar m'avait fait de mal, O ma bienfaitrice, que de reconnaissance!

LA COMTESSE.

De la reconnaissance, Frédéric? non... ce n'est pas cela. Nous étions prédestinés, je le crois, j'en suis sûre dites, cette voix si pure qui me parle sans cesse pour vous, ne vous a-t-elle jamais parlé pour moi?.. Oui, n'est-ce pas?

FRÉDÉRIC.

Oh! oui Madame!.. Tenez... encore à présent, je l'entends... c'est elle qui me rejette malgré moi dans ce passé funeste!.. car je n'ose croire ce que l'on dit... mais...

SCÈNE III.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE, entrant brusquement.

LE DOMESTIQUE.

Ah! Mme la Comtesse, je vous cherchais partout pour vous remettre ce que j'ai trouvé dans le parc.

LA COMTESSE.

Quoi donc?

LE DOMESTIQUE.

Votre bracelet en cheveux.

LA COMTESSE, regardant à son bras.

Mon bracelet!..

LE DOMESTIQUE.

Oui, tenez, Madame, le voilà, il était enfoui sous le sable. Il y a un peu de temps déjà que vous devez l'avoir perdu, car d'après la place où il était, et la trace des pas qui allaient droit au saut-de-loup, ça doit être la nuit des voleurs, vous savez bien?.. ils l'auront laissé tomber en se sauvant.

(La Comtesse regarde le bracelet avec stupéfaction.)

FRÉDÉRIC.

Merci, Philippe, merci. Va-t'en!

(Le domestique sort.)

SCÈNE IV.

FRÉDÉRIC, LA COMTESSE.

FRÉDÉRIC, à part.

C'est le bracelet de Wolf!

LA COMTESSE, comparant les deux bracelets.

Mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce que cela veut dire? ils l'auront tué, les infames!.. c'est en signe de mort et non de vie que ce gage me revient!.. (Elle regarde Frédéric et lui présente le bracelet d'un air solennel.) Oscar, connaissez-vous ce bracelet?

FRÉDÉRIC.

Madame...

LA COMTESSE.

Répondez, connaissez-vous ce bracelet? ce n'est pas celui que vous m'avez rendu... Répondez!

FRÉDÉRIC.

Non, Madame.

LA COMTESSE.

Ah! vous ne savez pas tout ce que cela résume de choses solennelles et terribles!.. c'est votre ancien compagnon de crimes, sans doute? c'est Wolf qui avait ce bracelet! comment l'avait-il? dites? il faut que vous me le disiez!..

FRÉDÉRIC.

Je vous jure, Madame, que j'ignore tout-à-fait...

LA COMTESSE.

Oh! écoutez, écoutez! il faut que vous me disiez la vérité, d'abord!.. l'aveu d'un meurtre, à vous qui êtes chargé de tant de meurtres, doit coûter moins qu'à un autre... Parlez donc! je vous l'ordonne au nom de ce que j'ai fait pour vous!.. qu'avez-vous fait de celui qui portait ce bracelet?

FRÉDÉRIC.

Votre voix tremble, Madame!.. cette personne vous était donc bien chère?

LA COMTESSE.

C'était mon fils, Monsieur! répondez, répondez!

FRÉDÉRIC.

Votre fils!.. (A part.) Son fils! moi! son fils! oh! mon Dieu! comment lui avouer, maintenant? moi! l'assassin!.. oh! mon Dieu! mon Dieu!..

LA COMTESSE.

Vous ne dites rien? écoutez: cet enfant, on le perdit tout jeune. Ah! si vous saviez comme on a pleuré cet enfant perdu! un fils! un fils! mon Dieu! mon Dieu! mais répondez-moi donc, Monsieur! qu'en avez-vous fait? oh! vous n'en savez rien... vous avez oublié cela, maintenant!

FRÉDÉRIC.

Eh bien!.. mais non... oh! non... je n'oserai jamais... j'ai horreur de moi, maintenant!

LA COMTESSE.

Oh! la vérité est horrible, peut-être?.. mais dites, dites, j'aurai la force de l'entendre! Tenez, souvenez-vous du jour où vous me demandiez à genoux, secours et pitié... J'ai fait ce que vous vouliez!.. maintenant, c'est moi qui me prosterne devant vous... un mot! un seul mot!..

FRÉDÉRIC.

Je ne sais rien, Madame.

LA COMTESSE.

Alors, il faut interroger Wolf... il faut aller à la prison de Wolf!.. prenez ce bracelet... allez... mais non... j'irai avec vous... allons, partons... êtes-vous prêt?..

FRÉDÉRIC.

Écoutez...

(Les portes vitrées du fond s'ouvrent.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, WERNER, JORDANS, UN OFFICIER DU GRAND-DUC, DAMES, INVITÉS, VALETS, etc.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

De la part de Son Altesse le Grand-Duc!

FRÉDÉRIC, à la Comtesse.

Nous ne pouvons plus sortir, maintenant.

LA COMTESSE.

Quel supplice! (Elle donne la main à Frédéric et le conduit vers l'officier du Grand-Duc. Mouvement général. Elle redescend. Werner passe, la Comtesse l'arrête.) Vous ne partirez pas cette nuit, vous

ne me quitterez pas, il faut que vous restiez !.. il faut qu'après le souper vous veniez chez moi, nous avons à faire une démarche de la plus haute importance !..

WERNER, à Jordans.

Qu'est-ce que cela signifie ?.. cette femme ne sait vraiment plus ce qu'elle veut !.. (Il regarde au fond du théâtre et voit l'Officier remettre à Frédéric le ruban d'un ordre.) Qu'en dites-vous, Jordans?

JORDANS.

Oui, le brevet de comte et la grande décoration... il est au faîte des honneurs !

WERNER.

Il triomphe !..

(Musique. On se met à table. Les valets servent.)

WERNER, à Jordans resté debout.

Et la Comtesse jouit du bonheur de cet homme !.. voyez, elle oublie qu'à cette table il manquera sa fille.

JORDANS, à Werner.

Tout le monde s'assied... nous nous faisons remarquer.

WERNER.

C'est odieux !.. (Éclats de rire vers la table.) J'ai envie de sortir d'ici !..

JORDANS.

Non, non... venez...

(Ils se mettent à table.)

L'OFFICIER.

Je propose un toast en l'honneur de M. le président Frédéric, comte de Moldorf.

(Bruit de verres.)

FRÉDÉRIC.

Je remercie Monsieur l'aide-de-camp du Grand-Duc, et le prie de vouloir bien assurer Son Altesse que ma vie sera désormais consacrée à la justice de ses états. (A l'échanson.) A boire !

WERNER.

Il a l'air d'un homme qui cherche à s'étourdir.

JORDANS, répondant à des convives.

Ah! oui! c'est une belle science que celle du docteur Werner.

FRÉDÉRIC.

Moi, je la crois complètement fausse !..

(Il boit. Éclats de rire.)

LA COMTESSE, ayant prêté l'oreille du côté des dames.

Demandez à Magnus... ces dames veulent absolument savoir...

LES CONVIVES.

Oui! oui!

WERNER, aux dames qui l'entourent.

Ah! Mesdames, c'est bien délicat, vous voulez que je vous dise vos défauts !.. le moyen d'être galant dans une semblable explication ?.. vous y tenez absolument?

LES DAMES.

Oui! oui!

(La musique continue. Werner regarde les dames qui sont à ses côtés, et leur dit à chacune quelques mots tout bas : Frédéric, à demi-ivre de vin, de louanges et d'honneurs, le voit faire en riant aux éclats.)

WERNER, aux dames.

Mais n'ayez pas peur, l'éducation corrige la nature. Les bons penchans combattent les mauvais et les réduisent même à l'impuissance. Étudiez-vous donc et travaillez.

FRÉDÉRIC, à Jordans.

Il extravague, le docteur, ne trouvez-vous pas, M. Jordans?

JORDANS.

Pas toujours.

FRÉDÉRIC, se levant, d'un ton goguenard.

J'ai envie de lui demander ce qu'il pense de moi, ce sera plaisant, M. Jordans? allons donc, allons donc, de la gaîté, morbleu! vous voilà avec une mine funeste, comme le jour où les fonds baissèrent si fort. (La Musique cesse : une partie des convives s'est levée. Frédéric s'approche de Werner.) Voyons, docteur, à mon tour!

WERNER.

A votre tour?

FRÉDÉRIC.

Oui... dites-moi ma bonne aventure.

WERNER.

C'est une plaisanterie, Monsieur?

FRÉDÉRIC.

Non, vraiment, je vous tiens pour convaincu, moi !.. je crois que vous pensez tout ce que vous dites. Votre science serait bien à plaindre, si elle n'avait pas même pour croyans, ceux qui la professent.

WERNER, après l'avoir regardé en face.

Je n'ai rien à vous dire.

FRÉDÉRIC.

Ah! mon Dieu! j'ai donc une bien pauvre tête, je suis donc un homme bien ordinaire?

WERNER.

Oh! non.

FRÉDÉRIC.

C'est que vous ne savez rien, alors.

WERNER, à part.

Je me contiens à peine.

FRÉDÉRIC, d'un ton railleur.

Allons, docteur, avouez-le, vous ne me dites rien parce que vous êtes sûr que je vous répondrais... votre science a menti !..

WERNER, avec fureur.

Ce n'est pas cela, Monsieur, c'est que la tête humaine a des secrets qui font horreur à révéler !.. ah! vous voulez que je vous dise ce que vous êtes?

FRÉDÉRIC, à demi-troublé.

Oui...

WERNER.

Vous aurez le courage d'entendre cela tout haut?

FRÉDÉRIC, avec un rire amer.

Pourquoi pas? si vous avez celui de me le dire?

LA COMTESSE, avec terreur.

Que va-t-il faire? mon Dieu!

WERNER.

Eh bien! que la réponse retombe sur votre tête !.. (Il s'approche de Frédéric qui recule jusqu'à la portée de la table : puis il lui découvre le front.) Voilà ce qui porte au meurtre, entendez-vous ?.. vous avez été, Monsieur, vous êtes, ou vous serez un assassin !..

FRÉDÉRIC.

Un assassin !..

(Mouvement général d'effroi. Frédéric saisit un couteau et le lève sur Werner.)